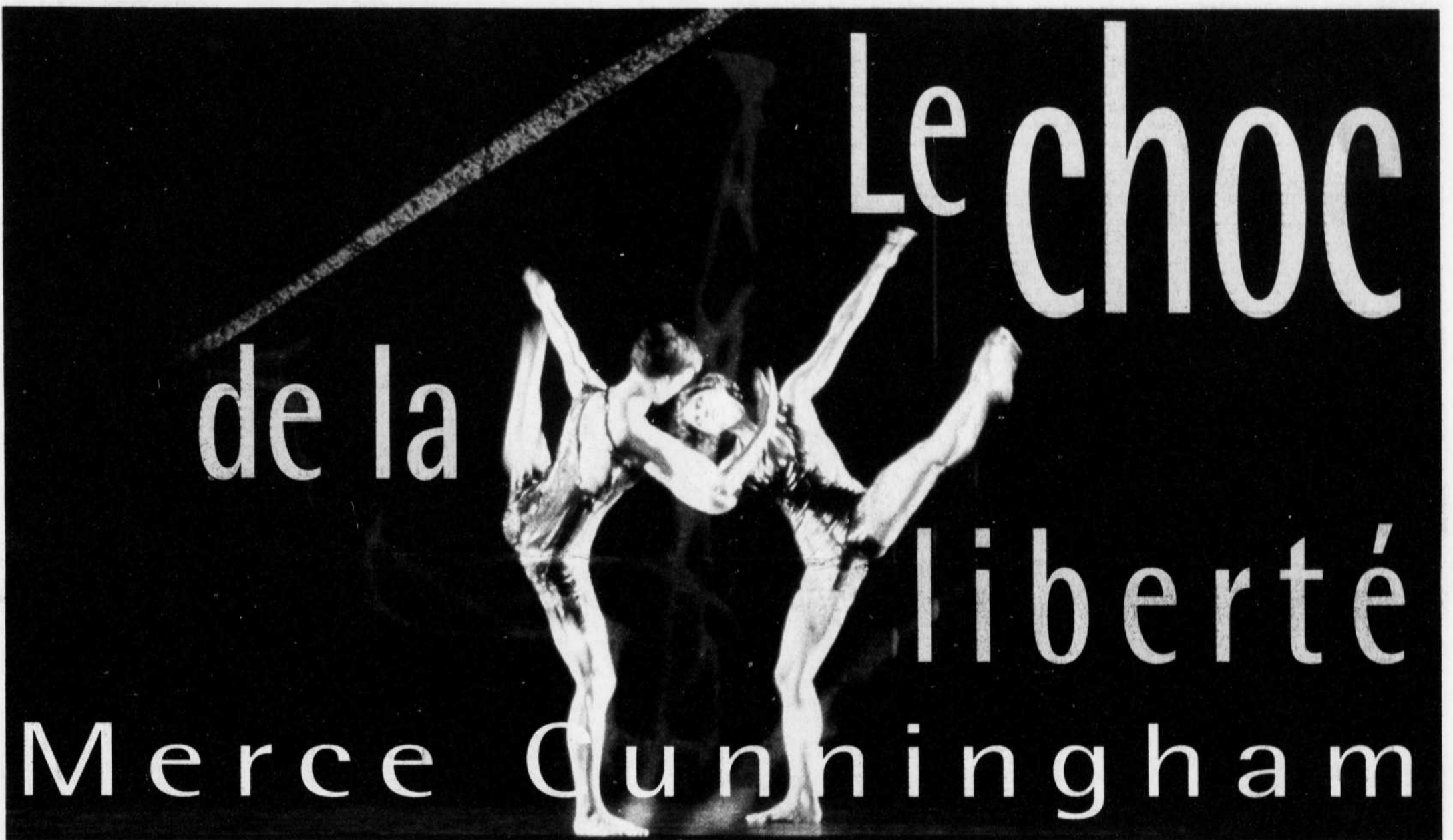


# LES ARTS



STÉPHANIE BERGER



**CHRONIQUE**

*L'écran de l'Apocalypse*  
Page C 2

**THÉÂTRE**

*Tortueux territoire*  
Page C 3

**MÉDIAS**

*Un portrait plus large*  
Page C 6

**Cinéma**

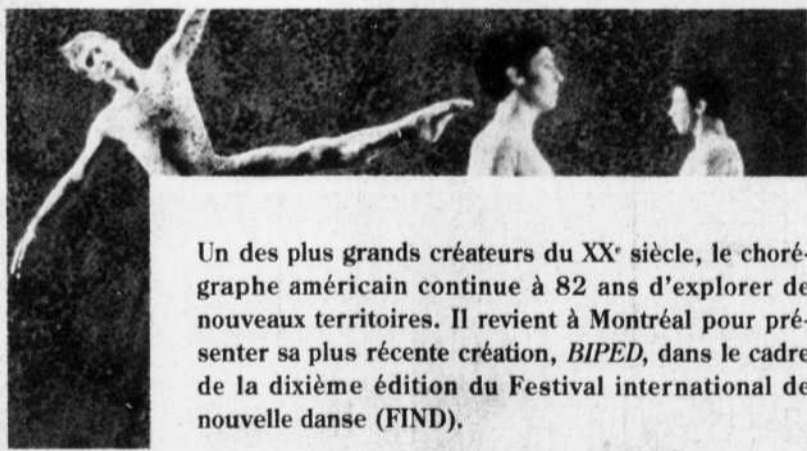
Page C 4

**Disques**

Page C 7

**Formes**

Page C 8



ED CHAPEL

Un des plus grands créateurs du XX<sup>e</sup> siècle, le chorégraphe américain continue à 82 ans d'explorer de nouveaux territoires. Il revient à Montréal pour présenter sa plus récente création, *BIPED*, dans le cadre de la dixième édition du Festival international de nouvelle danse (FIND).

ISABELLE POULIN

Une approche ludique qui permet à la danse de s'échapper joyeusement du piège de la signification.

Il aurait pu depuis des années couler des jours tranquilles, et on aurait compris. Mais le génie ne connaît pas le repos et continue de créer des œuvres qui émerveillent le monde entier depuis un demi-siècle. Merce Cunningham a si radicalement transformé la danse et a fait souffler un tel vent de liberté sur la création chorégraphique qu'encore aujourd'hui, son influence continue de s'étendre chez ceux qui, sans le savoir, sont ses lointains héritiers.

Cette rupture, il l'opéra après son passage dans la compagnie de Martha Graham, pour qui le mouvement porte nécessairement une signification et une charge émotive. Dès ses premières créations, en 1944, et surtout avec sa compagnie qu'il fondera en 1953, le chorégraphe et danseur bouscule les

codes établis: désormais, le mouvement sera libre de toute intention, l'espace scénique sera décentralisé, la musique et la scénographie ne seront plus assujetties à la danse, une vision qui lui garantira la collaboration fidèle d'autres grands artistes du siècle comme John Cage, son complice jusqu'à sa mort en 1992, Robert Rauschenberg et Jasper Johns, entre autres. Mais plus encore, c'est le hasard qui guidera la composition de ses pièces, dans les séquences gestuelles et le nombre de danseurs, une approche ludique qui permet à la danse de s'échapper joyeusement du piège de la signification.

**Inlassable explorateur**

Créateur d'imprévisible et inlassable explorateur, il était donc écrit que Merce Cunningham serait un jour irrésistiblement attiré par l'informatique. C'est au début des années 90 que Merce Cunningham s'initie à la création de mouvements sur ordinateur avec le programme *Lifeforms*, qui permet de reproduire virtuellement des séquences gestuelles dans des formes et à des vitesses inconcevables autrement. Quel effet cette technologie a-t-elle eu sur son travail? *«L'informatique a un impact très important car elle me fait voir*

VOIR PAGE C 3: CUNNINGHAM

**SAISON 2001-2002 • ABONNEZ-VOUS 845-0267**

**Retour aux souches**

MARC FAVREAU (SOL)  
Les Œufs limpides  
Septembre 2001  
La Plainte aquatique  
Décembre 2001  
Le Fier Monde  
Février 2002

**Une si belle chose**

JONATHAN HARVEY  
Octobre 2001



**Au cœur de la rose**

PIERRE PERRAULT  
Janvier - février 2002

**Le Chant du cygne et autres histoires**

D' ANTON TCHEKHOV  
Roger Planchon  
Un spectacle du TNP-Villeurbanne  
Novembre - décembre 2001

**Le Grand retour de Boris S.**

SERGE KRIBUS  
Mars - avril 2002

**La Veuve rusée**

GOLDONI  
Avril - mai 2002

**La Trappe (La Souricière)**

AGATHA CHRISTIE  
Juin - juillet 2002

www.rideauvert.qc.ca

théâtre du rideau vert



**SORTIES**  
**côte**  
**coeur**



LES ARTS

# Sur l'écran de l'Apocalypse

Les images apocalyptiques qui ont tétanisé le monde cette semaine devant le petit écran de l'enfer nous laissent en état de choc à répéter bêtement, comme un mantra: «*C'est l'air d'un film catastrophe!*» On entendait les témoins sur les lieux de damnation proférer ces mots devant les micros tendus, comme les commentateurs sur leurs tribunes. À croire que la fiction est le seul rempart qu'il nous reste.

L'esprit humain semble ainsi fait qu'il a besoin de repères, de lier ce qu'il voit à d'autres images pré-enregistrées dans ses synapses. Défilait en contrepoint mental de l'horreur en direct des scènes d'*Independence Day* ou de *La Tour infernale*. De mon côté, j'ai même cru voir la grosse patte de Godzilla écraser Manhattan en faisant un bruit d'enfer. On a les références qu'on peut, fussent-elles pitoyablement tissées d'effets spéciaux recréés sur ordinateur. Des références en forme de films pas fameux, sensationnalistes, racoleurs, exagérés. *You bet!*

Il fallait se pincer pour comprendre que de vraies personnes étaient mortes au moment de l'impact ou agonisaient sous les décombres. Non, nul figurant n'avait été payé pour crier et courir dans la fumée et la poussière. Sauf que les terroristes avaient reproduit, volontairement ou pas, jusqu'à l'hallucination, une œuvre de série B. Tellement que CNN coiffait d'un titre de film la journée du lendemain: *The Day After*.

Pourtant, mardi, le cinéma a été pulvérisé en même temps que les tours du World Trade Center, réduit à sa fiction, vaincu par la réalité fracassante. Aucune image de synthèse n'avait auparavant su rendre le terrible spectacle de l'avion fendant la tour du World Trade Center, ni celui de l'édifice venant s'affaisser comme un château de cartes, ni celui des gens qui se jetaient en bas de leur gratte-ciel avant de s'écraser au sol. On était là avec nos références cinématographiques sous le bras à comparer les incomparables, cramponnés à d'absurdes parallèles.



Odile Tremblay

Nous sommes tellement nourris d'images fictives que mardi, j'ai même cru pendant quelques secondes qu'un film se déroulait devant mes yeux. Sortant du cinéma un peu avant midi, je suis tombée au milieu d'un attroupement de badauds massés au coin des rues Bleury et Sainte-Catherine devant Music Plus. Devant eux, sur l'écran, le World Trade Center s'y faisait scier par un avion comme un couteau pénétrant un fromage. En bas de l'image, un bandeau annonçait: «*America Under Attack*». Quelle grosse merde hollywoodienne regardent-ils?, me suis-je demandé en un instant de flottement avant de saisir ce qu'il y avait à saisir. Ce n'était pas un film. *Pas un film!* Ces images d'*Independence Day*, de *Godzilla* et compagnie qui encombraient mon esprit, j'ai alors voulu les chasser comme incongrues, voire franchement choquantes. Rien à faire: elles refusaient de s'effacer. Le cinéma américain avait réussi son coup: m'imposer d'indésirables, de révoltantes références, intruses superposées au cauchemar du réel.

Il faut dire qu'à part ceux qui avaient le nez collé à New York sur le World Trade Center, la plupart des témoins de la catastrophe ont suivi ses péripéties par écran interposé. De minute en minute, d'heure en heure, ils ont été bombardés d'images-chocs, vues, revues et jamais digérées. Allez vous étonner si toutes les représentations audiovisuelles se confondent dans notre œil d'éternel spectateur, si images télé et images cinéma valent de concert. L'écran altère

nos perceptions. La beauté fulgurante de certaines scènes de fin du monde dégageait un vrai parfum d'irréalité. D'autant plus que des ingrédients manquaient au tableau: le sang, les corps tordus en gros plans. Les cadavres n'étaient pas montrés mais recouverts d'un blanc suaire. Au pays de la liberté d'expression, les images diffusées cette semaine passaient quand même par un filtre, rendant la chose plus surréaliste encore. Au cinéma, les forces du bien combattent les forces du mal. Ici aussi. Du moins, c'est ce que le discours guerrier de Bush nous a seriné. Dangereux discours qui rejoint celui des intégristes islamistes. Mais le monstre est toujours l'autre.

Quels scénarios sortiront du giron d'Hollywood après celui-ci?, me suis-je interrogée. Quelle superproduction parviendra à détrôner en épouvante l'explosion des symboles américains sous nos yeux hagards? Que vont-ils écrire? Que vont-ils tourner alors que le cinéma a rencontré son Waterloo sur le champ de bataille de la vraie vie? Trois films américains, aux thèmes trop voisins de la catastrophe (*Sidewalks of New York*, *Collateral Damage*, *Big Trouble*), viennent d'être retirés de l'affiche aux États-Unis. La fiction est une arme qui se retourne contre l'Amérique.

En attendant que les scribes officiels offrent un quelconque écho aux événements, on concocte ses petits scénarios personnels, apocalyptiques bien entendu. Certains d'entre eux jonglent avec une escalade planétaire de la violence, des bombes américaines explosant sur les pays du Proche-Orient qui abritent des terroristes, suivies de nouvelles représailles en retour. Davantage de tours en feu et de nouveaux passants fuyant et criant dans la poussière. Et s'il n'y avait pas de beaux lendemains...

Scénario pour scénario, j'imagine les manifestations de racisme éclater sur la tête de citoyens d'origine arabe innocents au sein d'une Amérique hurlant à la vengeance. On est dans le film catastrophe, allons-y. Je crée des histoires qui illustrent la perte des droits civiques en une société désormais obsédée de contrôle, multipliant les inspections partout. Une fois là, le vertige s'y met.

Mon meilleur scénario imaginaire n'est pas celui



SOURCE TRISTAR PICTURES  
**Godzilla 2000.** Mardi, le cinéma a été pulvérisé en même temps que les tours du World Trade Center, réduit à sa fiction, vaincu par la réalité fracassante.

de la vengeance aveugle mais d'un changement de cap des politiques américaines. Quelque chose comme une ouverture, une oreille à tout le moins tendue aux cris des Palestiniens trop longtemps bafoués et dont la cause surgit en filigrane dans cette affaire, mais aussi de tous ceux qui gravitent hors de la bulle d'oncle Sam et se font un autre cinéma que lui. Dans mon scénario préféré, on retrouve des victimes et des bourreaux dans chaque camp. Mais il n'est sans doute pas assez manichéen. Hollywood n'en voudrait jamais.

otremblay@ledevoir.ca

DU 28 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE

UNE PUISSANTE RELECTURE D'UN GRAND TREMBLAY... UNE VERSION PÉNÉTRANTE ET ORIGINALE SOUS TOUS LES ASPECTS DU LANGAGE SCÉNIQUE. *Jean St-Hilaire, Le Soleil*

« C'EST UN GRAND CRU, C'EST LE TRAVAIL LE PLUS ACHÉVÉ DE GILL CHAMPAGNE. » *Marie Vallierand, CBV*

« UN TREMBLAY MONTE AVEC UN SENS INOUI DE L'IMAGE. » *David Cantin, Le Devoir*

**À TOI, POUR TOUJOURS, TA MARIE-LOU**

DE MICHEL TREMBLAY

Mise en scène: **GILL CHAMPAGNE**

Avec: **JEAN-JACQUI BOUTET**, **LISE CASTONGUAY**, **JASMINE DUBÉ**, **LINDA LAPLANTE**

Concepteurs: **Hélène Rheault, Jean Hazel, Catherine Higgins, Éric Champoux, Marc Vallée**

Une production du Théâtre du Trident

Judis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

BILLETTERIE: (514) 253-8974

ADMISSION: (514) 790-1245 / 1 800 361-4595 admission.com

**DENISE-PELLETIER**  
4353, rue Sainte-Catherine Est  
Papineau ou Viau, autobus 34, Pie IX, autobus 139

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

**la Reine de beauté de Leenore**

de MARTIN McDONAGH

traduction: **FANNY BRITT**

mise en scène: **MARTIN FAUCHER**

assistance: **CLAUDINE PARADIS**

avec: **MICHELINE BERNARD**, **DENISE GAGNON**, **STEVE LAPLANTE** et **JEAN MAHEUX**

concepteurs: **DAVID GAUCHER**, **MARC SÉNÉCAL**, **ANDRÉ RIOUX**, **JEAN-FRANÇOIS PEDNÓ**, **PATRICIA RUEL**, **JACQUES-LEE PELLETIER**

LES ARTS du Maurier / LE DEVOIR

**18 SEPT. AU 27 OCT.**

**LA LICORNE**  
4559, PAPINEAU, MTL.  
(514) 523-2246

THÉÂTRE **DENISE-PELLETIER**

Du 26 septembre au 20 octobre 2001  
**À TOI, POUR TOUJOURS, TA MARIE-LOU**  
DE MICHEL TREMBLAY  
mise en scène: **GILL CHAMPAGNE**  
une production du Théâtre du Trident

Du 6 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 2001  
**LES TROIS MOUSQUETAIRES**  
D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE  
adaptation: **PIERRE-YVES LEMIEUX**  
mise en scène: **FERNAND RAINVILLE**

Du 22 janvier au 16 février 2002  
**L'HONNÊTE FILLE**  
DE CARLO GOLDONI  
traduction: **GINETTE HERRY**  
mise en scène: **JEAN-GUY LEGAULT**

Du 12 mars au 6 avril 2002  
**AMPHITRYON**  
DE MOLIÈRE  
mise en scène: **YVES DAGENAIS**

SAISON 2001-2002

ABONNEMENT ET BILLETTERIE: (514) 253-8974

NOTRE SITE INTERNET: [www.denise-pelletier.qc.ca](http://www.denise-pelletier.qc.ca)  
Pour tout savoir sur notre prochaine saison

**FRED BARRY CLASSIQUES ET INCLASSABLES**

**DENISE-PELLETIER**  
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H1V 1Z7

ESPACE GO présente avec la collaboration d'air transat

**La France à**

**J'AI GÉNÉ ET JE GÉNÉRAI**  
d'après **DANIEL HARMS**  
Mise en scène d'Émilie Valantin et de Jean Scavis

**LES BONNES**  
de **JEAN GENET**  
Mise en scène d'Alfredo Arias

« Un rendez-vous avec l'intelligence, l'humour, la précision et l'élégance. »  
Libération

« Alfredo Arias a revisité et dynamité Les Bonnes avec l'arme la plus chère à Genet: la poésie. (...) Totalement réussi. »  
Le Nouvel Observateur

« D'un comique féroce... Un vrai chef-d'œuvre... »  
Tribune de Genève

« Magnifique et dérangeant. »  
L'Express

Théâtre du Fust (Montélimar) 19 au 22 septembre, 20 h

Groupe TSE et Athénée Théâtre Louis-Jouvet (Paris) 26 au 29 septembre, 20 h

Rencontrez les artistes après la représentation au café-bar ESPACE GO!

Réservations: (514) 845-4890 [www.espacego.com](http://www.espacego.com)

Théâtre ESPACE GO 4890, boul. St Laurent, Montréal

Cette manifestation est présentée dans le cadre de France au Québec/la saison

## LES ARTS

THÉÂTRE

## Le tortueux territoire du désespoir

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Au moment où l'actualité vient nous rappeler à quel point le désespoir peut parfois prendre des formes extrêmes en précipitant dans l'horreur des milliers de victimes innocentes, la vraie vie continue d'être la vraie vie, qu'on le veuille ou non. Et la vraie vie ici, elle prend des allures plutôt tortueuses avec la présentation à La Licorne, dès mardi, de *La Reine de beauté de Leenane*, un texte percutant du jeune dramaturge irlandais Martin McDonagh.

Des allures tortueuses parce que le texte de McDonagh, planté dans une petite ville irlandaise, Leenane, située dans une région éloignée (Connemara), vient surtout mettre en scène le désespoir et l'étouffement vécus par des gens ordinaires confrontés à des horizons fermés... et le potentiel de cruauté à la petite semaine que tout cela recèle. À la pelle. Tortueuses aussi parce que Leenane pourrait tout aussi bien être Val-d'Or ou New-Carlisle et Connemara la Gaspésie ou l'Abitibi-Témiscamingue. Tortueuse encore parce que tout cela, ce bizarre amalgame de désespoir et de cruauté, dégage des parfums de vengeance que nous avons tous plus ou moins respirés. Des éclairs de violence que nous avons tous plus ou moins vaguement entrevus...

## Tragédie contemporaine

*La Reine de beauté de Leenane* est le premier texte pour la scène de Martin McDonagh qui écrivait jusque-là pour la radio: ce fut un succès immédiat. Créée en 1996 par le Druid Theatre de Dublin et le Royal Court Theatre de Londres, la pièce est tout de suite, presque, enterrée sous les prix et vaut à son auteur une résidence au Royal National Theatre. Ce n'était que le début. L'année suivante, en 1997, quatre pièces de McDonagh prenaient l'affiche à Londres: il a 27 ans. Il triomphe. Après *La Reine de beauté de Leenane*, *The Skull of Connemara* et *The Lonesome West* viennent rapidement compléter ce qui est deve-

Micheline Bernard et Denise Gagnon dans *La Reine de beauté de Leenane*.

nue la *Connemara Trilogy*. Une deuxième est en chantier. Et McDonagh est joué partout: en Irlande et en Angleterre d'abord, à Broadway ensuite — il tient l'affiche pendant un an et met la main sur quatre Tony Awards —, puis l'an dernier au Centaur où *The Beauty Queen of Leenane* provoque des réactions de surprise ressemblant à de la stupeur. La version du Théâtre de la Manufacture, que nous verrons mise en scène par Martin Faucher, est présentée en «première mondiale francophone». Faucher parle d'un choc, d'une révélation.

«C'est une tragédie contemporaine dans laquelle on se reconnaît facilement et sous plusieurs angles, explique-t-il. Il y a d'abord la cellule familiale qu'on a beaucoup abordée dans le théâtre d'ici. Il y a aussi que les quatre personnages de la pièce rêvent de s'enfuir, de quitter le milieu aliénant dans lequel ils sont en train de sombrer, un climat, une situation que nous connaissons bien aussi. Comment Maureen et Mag, par exemple, la fille et la mère, peuvent-elles réussir à s'épanouir dans leur milieu stérile? Pas à devenir riches,

simplement à s'épanouir, à s'accomplir d'une façon ou d'une autre plutôt que de creuser davantage leur relation malsaine.»

Cette tragédie, elle est mise en relief par le lien absolument vicié attachant Maureen à Mag. Mag qui est vieille et malade et qui passe toutes ses énergies à manœuvrer et à faire pitié pour que sa fille s'occupe d'elle jusqu'à la fin de ses jours, exclusivement. Sa fille qui, en réponse, la tyrannise «gentiment» et va même jusqu'à la torturer à petites doses, bien sûr, d'huile bouillante. À partir de quel moment les victimes peuvent-elles se transformer en bourreaux même au milieu d'une scène de vie en famille perdue dans le fin fond de la campagne irlandaise? Comment aborde-t-on de tels monstres «ordinaires»?

«C'est un texte dur, difficile, qui demande de l'impudeur aux deux comédiennes, explique Martin Faucher. Parce que les deux femmes posent des gestes dégradants et qu'elles sont tour à tour victimes et bourreaux. C'est pour cela que je me suis attaché à la vie secrète des personnages. J'ai voulu comprendre et mon-

trer comment Mag devient monstrueuse, comment Maureen touche elle aussi à des aspects très dérangeants de l'être humain. Comment au fond, tous les personnages dérivent sur un même radeau.»

À la lecture de la pièce, on est frappé par l'économie de moyens avec laquelle Martin McDonagh arrive à nous faire sentir tout de suite, à travers un imparable humour noir et un sens de la réplique assez décapant, le cercle vicieux que tout le monde semble s'acharner à caresser... Reste à voir comment Martin Faucher et son équipe donneront corps à ce petit drame de l'ordinaire.

## LA REINE DE BEAUTÉ DE LEENANE

De Martin McDonagh. Mise en scène: Martin Faucher. Traduction: Fanny Britt. Avec Micheline Bernard, Denise Gagnon, Steve Laplante et Jean Maheu. Production du Théâtre de la Manufacture présentée au théâtre La Licorne, du 18 septembre au 27 octobre.

## CUNNINGHAM

Une vitalité exceptionnelle

SUITE DE LA PAGE C 1

la danse de façon très différente», nous dit le chorégraphe de son bureau à New York. «Depuis que je l'utilise, je me rends compte à quel point c'est un outil flexible qui se développe à grande vitesse et qui offre aux chorégraphes une grande liberté. Je dois dire que l'ordinateur n'a pas radicalement changé ma façon de travailler — je faisais déjà appel au hasard — mais il a élargi mon champ d'expérimentation. C'est fascinant: non seulement on peut voir une phrase de mouvement sous une infinité d'angles, on peut la visualiser avant même qu'elle ne soit montrée aux danseurs, et plus encore, ce danseur virtuel peut faire des gestes à des rythmes inimaginables, dans des trajectoires insensées.»

Lorsque le chorégraphe parle de BIPED, la pièce créée en 1999 sur une musique de Gavin Bryars et qui sera présentée au FIND, il ne peut cacher son excitation: «Dans BIPED, le procédé utilisé s'appelle "motion capture", c'est-à-dire que des caméras ont dans un premier temps capté des images des mouvements, de courtes phrases qui ont ensuite été transformées par ordinateur pour enfin être projetées sur deux écrans transparents. Ce que l'on voit sur ces écrans, ce ne sont plus tellement les mouvements eux-mêmes mais des figures abstraites inspirées de ces mouvements, des figures qui sont parfois plus grandes que nature. Mais au centre, il y a les danseurs, bien sûr, et c'est cette cohabitation sur scène qui m'intéresse.»

Il y a 14 danseurs dans cette pièce, des danseurs réputés pour leur virtuosité. Et avec le temps, le chorégraphe n'a pas diminué ses exigences, au contraire: «Je leur demande beaucoup, mais ils me surprennent toujours, ils me donnent en fait beaucoup plus et vont souvent encore plus loin que ce que je leur avais demandé!»

dit-il dans un grand éclat de rire qui ne dissimule pas l'affection qu'il porte à ses collaborateurs. Merce Cunningham, qui dansait encore sur scène avec la compagnie, il y a quelques années, et qui a créé un duo pour Mikhaïl Barychnikov et lui-même, en 1999, se borne maintenant à assister aux classes du matin et à enseigner. «Non, je ne retournerai pas sur scène pour y danser, mais j'y serai bientôt pour le théâtre. Je travaille actuellement dans une pièce, mais c'est plutôt simple, je dois rester assis et parler...», avoue-t-il dans un autre éclat de rire. Qu'y a-t-il à la source de cette vitalité exceptionnelle et de cette sérénité qu'il dégage, même de loin? A-t-il un secret pour garder si vives sa curiosité et son inventivité? «J'aime le mouvement, tout simplement. Le mouvement me fascine, et l'ordinateur me donne des moyens de l'explorer encore plus à fond, répond-il. Mon ordinateur portatif me suit partout maintenant, je peux donc continuer à travailler même en tournée.»

Une autre pièce du répertoire de la compagnie sera présentée au FIND: *Summerspace*, créée en 1958 sur une musique de Morton Feldman et avec un décor de Robert Rauschenberg. Ce voyage dans le temps n'aura rien de nostalgique puisqu'il nous permettra de voir comment les questionnements sur le corps, brillamment proposés par cet artiste iconoclaste il y a plus de 40 ans, ont des résonances chez de nombreux chorégraphes actuels.

## BIPED

Merce Cunningham  
Dance Company  
28 et 29 septembre, à Montréal, au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, dans le cadre du Festival FIND qui s'ouvre mercredi.



Le compositeur John Cage et le chorégraphe Merce Cunningham.

## Pantins pour adultes

Émilie Valantin redonne vie à un futuriste russe oublié

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Ca lui est tombé dessus presque par hasard; une commande. Comme tout le monde, Émilie Valantin ne connaissait rien à l'œuvre de Daniil Harms — un poète russe de l'école zaoum s'inspirant des futuristes des années 20 — lorsqu'on lui offrit de monter un collage de ses écrits pour sa compagnie de marionnettes.

Elle venait de connaître un premier succès important à Lyon avec un spectacle de marionnettes créé à partir de textes du philosophe français Clément Rosset. Elle accepta: «J'aime bien les commandes qui m'interpellent et les textes qui dérangent», explique-t-elle en entrevue téléphonique depuis Paris. Et la production de *J'ai généré et je généraliserai* qui en découla récolta partout le même succès. Après Lyon, Avignon et l'Odéon de Paris, voilà qu'elle s'installe à l'Espace GO pour quatre représentations à compter de mercredi prochain dans le cadre de la saison de la France au Québec.

Pourquoi Daniil Harms? Et que viennent faire les marionnettes dans le décor?

«Harms fut une sorte de révélation pour moi et pour beaucoup de monde en Europe. Au début pourtant, dans ses écrits de la fin des années 20, il m'agaçait un peu par son insistance à utiliser les onomatopées et par son sens de l'absurde presque intraduisible. Mais dès 1936, c'est un écrivain différent qui rend compte du réel avec humilité dans des petites miniatures, des petits bijoux brefs et savoureux qui sentent encore le surréalisme et qui se marient bien au médium marionnettes.» Même s'il n'a jamais écrit de textes politiques, Harms connut le goulag pour «activités contre-révolutionnaires» et mourut dans un asile psychiatrique en 1942 bien avant qu'on ne redécouvre ses textes dans les archives du KGB lors de son démantèlement. «C'est un homme qui dénonce la barbarie et la violence quotidiennes de ses concitoyens. Harms, c'est la violence transfigurée», reprend Émilie Valantin.

Quant aux marionnettes, il aura fallu près de 25 ans pour

qu'Émilie Valantin réussisse à imposer sa troupe, le Théâtre du Fust, et son orientation nettement «pour adultes». Provocatrice, elle dira avoir la vie de famille en horreur parce qu'elle est à la source du discours conservateur. Et n'avoir jamais pensé faire un spectacle pour enfants. «Mais j'aime pousser au maximum les possibilités de la marionnette, pratiquer l'ellipse, la métaphore et jouer aussi sur l'élément plastique en réduisant le champs visuel par

exemple.» Fille d'ébéniste, elle construit elle-même ses marionnettes. Avec Jean Sclavis, elle assure la manipulation, l'interprétation et la mise en scène de ce *J'ai généré et je généraliserai* qui risque d'en surprendre plusieurs.

## J'AI GÉNÉ ET JE GÉNÉRAI

Collage de textes de Daniil Harms traduits par Jean-Philippe Jaccard et présenté à l'Espace GO du 19 au 22 septembre.

## V théâtre du rideau vert

MISE EN SCÈNE  
Éric Jean  
AVEC  
Marc Beaupré  
Hugues Fortin  
Marie-France Lambert  
Frédéric de Grandpré  
Isabelle Roy

CONCEPTEURS  
Jean Bard  
Marie-Pierre Fleury  
Étienne Boucher



Une si belle chose  
(Beautiful Thing)

de JONATHAN HARVEY  
Traduction Maryse Wanas

DU 2 AU 27  
OCTOBRE  
2001

(514) 844-1793  
www.rideauvert.qc.ca

UNE PRÉSENTATION DE

La Presse

SPEXEL

Dorothee Berryman Michel Albert

## BRITANNICUS

de Jean Racine

Mise en scène de Pascal Rollin

Claudia Hurtubise  
Amélie Prévost  
Jacques Thériault  
Stéphane Blanchette  
Nicolas Charbonneau

10 soirs  
seulement

12 au 16  
et du  
18 au 22  
septembre  
à 20h00

Chapelle Historique du Bon-Pasteur  
100 Sherbrooke Est, Montréal

Billetterie Admission : 514-790-1245

(Et à la porte, les soins de spectacle / Argent comptant)

VOIR

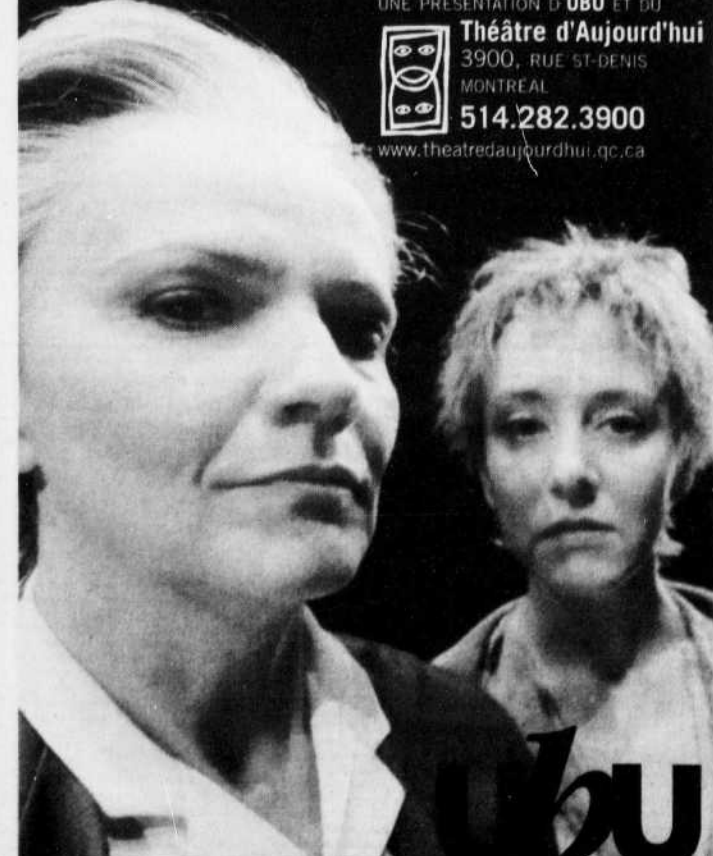
DU 11 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 2001

## CATOBLEPAS

DE Gaétan Soucy MISE EN SCÈNE Denis Marleau  
AVEC Annick Bergeron ET Ginette Morin

UNE CRÉATION D'UBU, compagnie de création  
EN COPRODUCTION AVEC LE Théâtre français du Centre national  
des Arts ET LE Festival de théâtre des Amériques  
SCÉNOGRAPHIE Claude Goyette COSTUMES Daniel Fortin  
ÉCLAIRAGES Stéphane Jolicoeur TRAME SONORE John Rea  
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE Michèle Normandin  
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE Stéphanie Jasmin

UNE PRÉSENTATION D'UBU ET DU  
Théâtre d'Aujourd'hui  
3900, RUE ST-DENIS  
MONTREAL  
514.282.3900  
www.theatreaujourd'hui.qc.ca



«Ce texte d'une beauté et d'une poésie effrayante brille grâce à l'interprétation sans faille de Ginette Morin et Annick Bergeron.»  
Le Droit, mai 2001

«Un premier essai dramatique dense et prometteur (...) nous cédonas à notre tour à l'attraction du monstre.»  
Le Devoir, juin 2001

«Soucy est un véritable maître du suspense lorsqu'il sonde les fosses abyssales de l'âme humaine. (...) les deux personnages magistralement incarnés par Annick Bergeron et Ginette Morin.»  
La Presse, juin 2001

Catoblepas est publié aux Éditions du Borel

LES ARTS

CINÉMA

L'absurde jusqu'au vertige

SLOGANS

Réalisation: Gjergj Xhuvani. Scénario: Ylljet Aliçka. Avec Artur Gorishti, Luiza Xhuvani, Agim Qirjaqi, Birçe Hasko, Niko Kanxheri, Festim Çela. Image: Gérard Rhiaville. Musique: Denis Barbier.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

plié sur lui-même, car le film se déroule à la fin des années 70, au cœur d'un régime dont on comprend encore mal comment il a pu se vivre au quotidien.

C'est toute l'horreur de cet univers totalitaire qui renaît dans Slogans. Bien joué, bien fait, sa valeur réside avant tout dans cette réalité absurde soudain révélée à nous. Slogans jongle avec cet absurde-là jusqu'au vertige. Place à l'histoire

d'un jeune instituteur de Tirana venu enseigner la biologie dans l'école d'un village reculé. Or il le découvrira bientôt: l'activité principale des écoliers, sous la férule d'un directeur maniaque, est de reproduire en pierres blanches sur les flancs des montagnes des slogans révolutionnaires, du type «L'impérialisme américain est un tigre de papier» et autres joyeuses maximes.

Cette vie abrutissante de slogans est le pouls battant du village, où le secrétaire du parti, hypocrite, tyrannique et paranoïaque, traque même les intrigues amoureuses pour les réduire en cendres. Bâtiments délabrés, enfants en haillons, procès devant le tribunal du peuple pour un oui ou pour un non, c'est tout cela que le film révèle. La venue d'un haut dignitaire politique poussera ce tableau à son paroxysme tragicomique.

Joué avec finesse par Artur Gorishti, l'acteur principal, mais aussi par toute la distribution, dont les enfants (criants de vérité), Slogans est d'abord un document politique. Document au demeurant bouleversant, qui dénonce le régime abrutissant dont les Albanais furent les victimes. Il le fait avec une dose d'humour noir, un doigt de romance et un sentiment de révolte omniprésent qui imbibent toute la pellicule jusqu'au malaise.



Une scène de Slogans, le film de Gjergj Xhuvani

Rares sont les films albanais à parvenir jusqu'à nous. L'économie du pays est en désintégration, le peuple, réduit à la misère. L'ancien régime rouge, satellite de la Chine, a fait suffoquer l'Albanie, qui n'a jamais su se relever de son chaos. Rien d'étonnant, dans un tel contexte, que l'industrie cinématographique, qui réclame des sous, ne soit guère florissante. Alors, quand un long métrage albanais est projeté dans nos salles, on a envie de se ruer dessus. Surtout, comme c'est le cas pour Slogans, lorsqu'il aborde les conditions de vie des gens sous le régime communiste. Le pays s'était à l'époque coupé du monde et ne livrait pas de nouvelles de lui-même. Mieux valait pour lui d'ailleurs.

Slogans de l'Albanais Gjergj Xhuvani (une coproduction avec la France) est avant tout une fenêtre qui s'ouvre sur un passé re-

Cauchemar sans compassion

BULLY

Réalisation: Larry Clark. Scénario: Zachary Long, Roger Pullis, James W. Schutze, d'après le roman de James W. Schutze. Avec Brad Fenfro, Rachel Miner, Bijou Philips, Nick Stahl. Image: Steve Gainer. Montage: Andrew Hafitz, Brent Joseph. Musique: Eminem. États-Unis-France, 2001, 112 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Dans Torn Curtain, Alfred Hitchcock voulait montrer «combien il est difficile, pénible et long de tuer un homme». Les adolescents superficiels, arrogants et opportunistes de Bully, le nouveau film de Larry Clark (Kids, Another Day in Paradise), ne connaissent sûrement pas Hitchcock, mais cette ignorance n'est rien en comparaison de leur médiocre insouciance à considérer la vie et la mort autrement qu'à travers la fébrilité d'un jeu vidéo ou, totalement léthargiques, devant la télévision. Ils vont apprendre ce qu'il en coûte de jouer aux tortionnaires de série B.

Basé sur un roman de James W. Schutze inspiré d'un fait divers survenu en Floride, où des adolescents, tous issus de la classe moyenne, avaient assassiné froidement un de leurs camarades, Bully, la grisaille new-yorkaise en



Bully, le nouveau film de Larry Clark.

moins, établit la même effroyable démonstration que dans Kids. Derrière le scintillement d'une jeunesse dorée qui ne se préoccupe que d'elle-même, se dissimule une troublante misère morale. C'est une fois de plus ce constat vitriolique, provocateur et sans concession que Larry Clark illustre avec ce regard pervers et distant, dépourvu de moralisme tout comme de compassion.

Cauchemar du plus triste souffre-douleur, Marty (Brad Fenfro), avec sa belle gueule et dolé par une famille respectable, en fait voir de toutes les couleurs à ses amis, ces derniers encaissant sans trop broncher ses sarcasmes, ses accès de colère, ses mani-

gances. Son copain Bobby (Nick Stahl), moins fortuné et surtout moins sûr de lui, subit cette tyrannie depuis si longtemps que sa résignation semble totale. Mais Ali (Bijou Philips), après avoir été violée par Marty, réussit à convaincre Bobby et ses copains (d'rogés par les jeux vidéo, le surf, ou drogués tout court...) qu'il faut l'éliminer au plus vite. Pour ce faire, ils engagent un minable tueur à gages (Leo Fitzpatrick, une des vedettes de Kids), mais tous participent au carnage, découvrant, un peu tard, les conséquences désastreuses que ce geste barbare va entraîner.

Froidueur

Larry Clark ne ménage ici aucune échappatoire, montrant avec une froidure égale les perversités sexuelles et une violence sourde (certains personnages exhibent leurs ecchymoses comme des trophées) que remettent rarement en question ces jeunes trop déboussolés pour s'en formaliser. C'est d'ailleurs ce qui ne manquera pas de troubler, ou de lasser... selon bien sûr le degré de connaissance que l'on peut avoir d'un cinéma américain qui multiplie les œuvres au réalisme cru, les portraits de société d'un noir-cœur digne de Francis Bacon.

S'il faut saluer sa maîtrise parfaite d'une distribution composée essentiellement de jeunes comédiens et d'amateurs (comme dans Kids, on a parfois l'impression de nager dans les eaux troubles du cinéma-vérité), le réalisateur compose un tableau d'un cynisme absolu, ne cherchant jamais à explorer les tourments intérieurs des personnages, faisant d'eux de vulgaires pantins désarticulés, à peine capables de faire des phrases complètes, criards bien plus que souffrants.

Que les personnages soient tous d'un crétinisme absolu (alors qu'ils avaient fait le serment de taire leur débauché exploit, certains s'empressent de bavasser à leur entourage les détails les plus lugubres) amène le film aux limites de l'avisement et nous, dans une profonde perplexité. Ce constat, aussi rythmé et provocateur soit-il, structuré de manière si morcelée que les temps morts sont aussi absents que le bon sens dans la cervelle de ces adolescents, devrait pouvoir clore l'heure de ces bilans macabres pour faire place à une approche potentiellement plus humaine du malaise de cette génération. Avant d'en arriver à banaliser, nous aussi, cette violence inouïe.

Advertisement for the movie 'Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain' featuring Audrey Tautou and Mathieu Kassovitz. It includes critical acclaim from 'Le Devoir' and 'Le Soleil'.

Advertisement for 'Cinéma Beaubien' featuring 'Crème Glacée Chocolat' and 'Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain'. It lists showtimes and contact information for the cinema.

Advertisement for 'Le bijou dont tout le monde parle!' featuring 'Amélie Poulain' and listing various cinema locations across Montreal.

Advertisement for 'Crème Glacée Chocolat' featuring Julie Hivon. It includes showtimes and a list of cinema locations.

Advertisement for 'Belphegor' featuring Sophie Marceau and Michel Serrault. It includes showtimes and a list of cinema locations.

Advertisement for 'L'ange de Goudron' and 'La Chambre du fils' featuring Nanni Moretti. It includes showtimes and a list of cinema locations.

LES ARTS

CINÉMA

# L'ailleurs nécessaire

Le Festival international du film de Toronto rendait hommage cette année au cinéma contemporain issu de la Scandinavie et du Nord, à travers une douzaine de longs métrages.

MARTIN BILODEAU

Les cinémas du Nord se portent bien. Du moins, ceux au nord de l'Europe, dans ces pays qui forment la Scandinavie et le Nord. L'Islande est en train de se réinventer une cinématographie, en marge de l'héritage de Dreyer, dont personne ne se réclame. Le Danemark applique à son échelle le Dogme qui a fait chaloquer le monde du cinéma depuis *Fête de famille*. La Suède, dont le profil démographique ressemble à celui du Québec, produit bon an, mal an autour de 25 longs métrages, parmi lesquels un nombre de plus en plus important voyage. Des noms émergent, des signatures se reconnaissent, et quelque chose, dans l'humour, dans le décor, dans la mélancolie absurde, sans doute, cimente les unes aux autres toutes ces cinématographies distinctes, justifiant le rassemblement sous le parapluie Nordic Visions, du nom donné au programme-hommage présenté au Festival international du film de Toronto.

«Pour être honnête, on n'a pas accordé beaucoup d'importance au cinéma scandinave depuis les vingt dernières années», expliquait la semaine dernière le directeur du festival, Piers Handling. «Nous n'avions jamais fait de véritables travaux de recherche pour essayer de mieux cerner les cinémas de ce coin du monde. J'ai toujours senti qu'on était en retard sur le Festival des films du monde, à cet égard.»

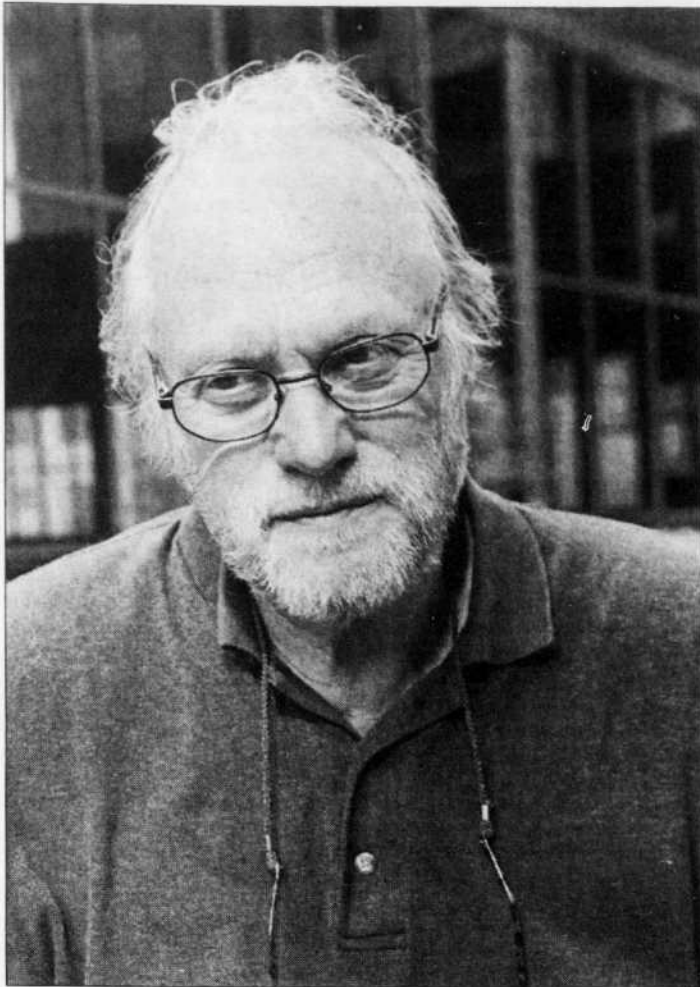
Coup de théâtre, cette année: le FFM ne présentait que sept ou huit films d'Europe du Nord, tandis que Nordic Visions en compte 14. Parmi les rares titres qui se chevauchent, d'un événement à l'autre, notons *Cool and Crazy*, un brillant documentaire du Norvégien Knut Erik Jensen sur une chorale de pêcheurs dans le nord de la Norvège. Un film qui, comme plusieurs de ceux présentés dans le cadre de Nordic Visions, parle de fraternité, de solidarité et de famille, de valeurs humaines dans un monde de déposés. D'une beauté et d'une universalité exemplaires, *Cool and Crazy* témoigne par ailleurs d'un savoir-faire très particulier à ce coin de la planète, que le monde n'a pas fini de radiographier à travers le spectre intimidant de ses grands maîtres.

«Il est vrai que plusieurs artistes en sont venus à créer des œuvres aussi intéressantes que celle d'Ingmar Bergman. On n'a qu'à penser à Jan Troell ou à Bo Widerberg, à qui Bergman a néanmoins porté ombrage. Aussi, plusieurs ne voient dans le cinéma finlandais que la contribution des frères Kaurismäki, au mépris des vétérans qui les ont précédés, et de leurs successeurs, qui sont nombreux», argue Steve Gravestock, programmeur de Nordic Visions.

### Un audacieux renouveau

Trois des films sélectionnés sont des premiers longs métrages, deux, seulement, sont l'œuvre de cinéastes vétérans, soit *A Song for Martin*, le dernier-né de Bille August (*Pelle le conquérant*, *Les Meilleures Intentions*), et *As White as Snow*, du réalisateur des *Emigrants*, Jan Troell (présenté en compétition au FFM).

Parmi la sélection, on compte



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le cinéaste Jan Troell, photographié lors de son passage au dernier Festival du film de Montréal.

la comédie *You Really Got Me*, second long métrage du Norvégien Pal Sletaune, dont le très agréable *Junk Mail* avait fait le tour du monde. S'il est fort sympathique, le film ne présente ni la rigueur ni la finesse de *The River*, du Finlandais Jarmo Lampela, une comédie amère qui se délie en plusieurs actions parallèles et simultanées pour raconter l'avant-midi du samedi d'une petite ville paisible, où grondent les tonnerres de la mort et de l'amour. Pour sa part, *Kira's Reason* — *A Love Story*, du Danois Ole Christian Madsen, un des Dogme les plus forts que j'aie vus jusqu'à ce jour, raconte la réinsertion familiale et sociale d'une femme qui vient de vivre une dépression nerveuse. Madsen s'affranchit totalement des «figures imposées» (caméra à l'épaule, absence de décors artificiels, lumière naturelle, récit linéaire, etc.), pour révéler des personnages forts, déchirés, amers, à travers le prisme d'une mise en scène extrêmement moderne.

«J'aimerais bien voir s'opérer chez nous un renouveau semblable, voir se développer un cinéma audacieux, actuel, qui a quelque chose à dire», dit Pierre Latour, de la compagnie de distribution québécoise Film Tonic, qui a importé sur nos écrans la plupart des films de Lars Von Trier, sans compter *Together*, qui a tenu l'affiche d'Ex-Centris tout l'été. Outre *Dogville*, le prochain film du réalisateur de *Breaking the Waves*, ainsi que *All About Love*, le nouveau-né de Thomas Vinterberg (*Fête de famille*), qu'on verra tous deux l'an prochain, il lui reste plusieurs cartes dans sa manche, dont *Italian for Beginners*, réalisé dans les règles du Dogme, et puis aussi la charmante comédie *Jalla! Jalla!*, qui nous fait découvrir une Suède multiethnique, sous le couvert d'une histoire d'amitiés et d'amours compromises par les diktats culturels.

La présence de ces films sur nos écrans, si elle atteste de la vitalité de nos frères de froid, n'est pas seulement une affaire de conjoncture. En fait, Latour a dé-

veloppé, depuis une dizaine d'années, des liens d'amitié avec ces pays, et plus particulièrement avec Trust Films, la compagnie de ventes internationales sortie du giron de Zentropa, fondée par Von Trier. «Nous avons avec eux une relation d'affinités complètes au niveau des styles de cinémas», affirme le distributeur, reconnaissant pouvoir entretenir avec eux un partenariat d'affaires basé sur l'amitié et le respect, entre autres, du territoire francophone que représente le Québec, territoire qui d'autres vendent à rabais aux Américains.

Latour, par ailleurs, attribue le climat de grande mouvance créatrice qu'il a rencontré lors de ses multiples visites là-bas par l'esprit de connivence et d'interpénétration qui règne entre les agences gouvernementales de soutien au cinéma et les artisans de l'industrie. On aurait vu, à plusieurs reprises, des fonctionnaires passer dans le camp des créateurs, et vice-versa.

Mais la réalité, sur leur terrain à eux, serait aussi triste que chez nous. Selon Eivor Zimmerman, directrice des acquisitions pour la compagnie Sandrew Metronome, de Stockholm, l'apparition des multiplexes célébrant le cinéma façon Hollywood, la disparition des salles d'art et d'essai et les caprices de plus en plus grands de la télévision devant des films en rupture avec le climat de prêt-à-penser font que le cinéma suédois doit se battre pour garder le peu de terrain qu'il a su gagner. Ainsi, comme toutes les petites cinématographies, sa survivance passe par l'exportation. Nordic Visions, qu'on n'aurait pas imaginé il y a dix ans, témoigne avec éloquence de cette nécessité d'ailleurs.

# Thriller à décor

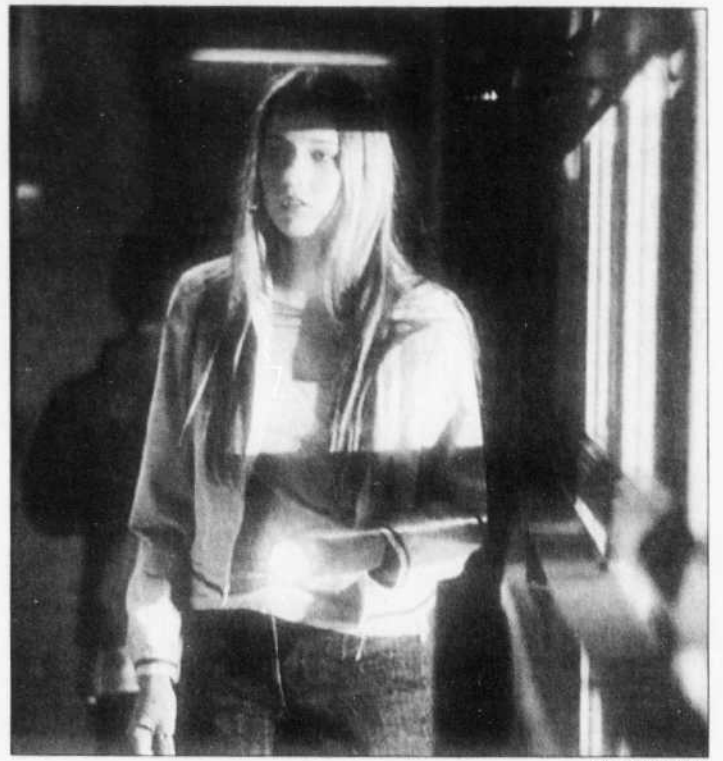
### THE GLASS HOUSE

Réalisation: Daniel Sackheim. Scénario: Wesley Strick. Avec Leelee Sobieski, Diane Lane, Stellan Skarsgard, Bruce Dern, Kathy Baker, Trevor Morgan. Image: Alar Kivilo. Musique: Christopher Young.

### ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Certains films possèdent sur-tout un décor pour eux. Ça paraît bien peu. Voire! Un décor réussi peut drainer à sa suite un climat, permettant au spectateur d'avaler des péripéties pas toujours crédibles. Le thriller psychologique *The Glass House* est de cette mouvance du film-décor (*Psycho* l'était aussi, mais avec autrement de génie). Tout repose sur une maison de verre à Malibu et sur une caméra créant l'angoisse à travers des angles inquiétants où les silhouettes sont reflétées, devinées, jamais tout à fait dessinées.

Cette maison sera donc le cœur glacial et efficace du film. C'est là qu'une adolescente et son jeune frère trouveront refuge chez des amis de leurs parents, après le décès accidentel de ces derniers. Leurs nouveaux tuteurs s'appellent les Glass, comme il se doit, et leur maison de verre n'est pas, c'est le moins qu'on puisse dire, conçue pour des enfants. D'ailleurs, ils couchent dans la même chambre. Ruby, l'héroïne de seize ans (Leelee Sobieski), et Reth, son frère de douze ans (Trevor Morgan), sont dans un traquenard. Place au suspense à mesure que le profil inquiétant des tuteurs se révèle. Terry (Stellan Skarsgard) a des ennuis financiers et des comportements délirants. Sa



LINDA R. CHEN

Leelee Sobieski dans *The Glass House*.

femme Erin (Diane Lane) semble être toxicomane. L'escalade de la peur commence.

On ne reconnaît pas à la jeune Leelee Sobieski un grand registre dramatique. Son visage inexpressif ne se prête guère à l'expression de toutes les nuances de la terreur. Stellan Skarsgard, le brillant acteur de *Breaking the Waves*, joue de son côté sur plusieurs octaves et offre la seule interprétation solide du lot. Cela dit, le thriller sait très bien tirer partie de l'inimicé: les parois de verre, les routes en lacet, la falaise au-dessus de laquelle la maison se

dresse, d'autant plus menaçante qu'elle est isolée. Quant à la musique, elle épouse habilement le thème du verre avec ses résonances de cristal qui contribuent à brosser le climat d'épouvante instauré malgré la contre-performance de l'héroïne. Le rythme du film est bon et la réalisation meilleure que le jeu d'acteurs, même si trop d'in vraisemblances de scénario gâtent la sauce. *The Glass House*, sans être un grand film, possède des qualités techniques qui le sauvent du néant et, dans le genre thriller psychologique, il se consomme sans indigestion.

# Une violence insoutenable

### GANGSTER NO. 1

Réalisation: Paul McGuigan. Scénario: Johnny Ferguson, d'après la pièce de Louis Mellis et David Scinto. Avec Malcolm McDowell, David Thewlis, Paul Bettany, Saffron Burrows, Kenneth Cranham, Jamie Foreman. Image: Peter Sova. Musique: John Dankworth.

### ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

On ne peut pas parler de mauvais film au spectacle sanglant de *Gangster No. 1* de Paul McGuigan, mais on parlera tout de même de film insupportable. La crème des acteurs britanniques (Malcolm McDowell, David Thewlis, Paul Bettany, Saffron Burrows) joue dans ce portrait saisissant et horrible de l'univers du gangstérisme à Londres. Violence inouïe, amour, jalousie, plaisir sadique de torturer autrui, haine féroce, mais aussi peur: toute la gamme des émotions humaines est au poste, poussée dans ses derniers retranchements. Filmé avec souplesse mais sur une armature dramatique diffuse et mal ficelée, joué avec maîtrise mais déparé par des longueurs, des redites et une complaisance révoltante dans le sang,

ce film, premier long métrage de McGuigan, est un voyage au bout de l'enfer pour lequel on n'a pas nécessairement envie d'obtenir un laissez-passer.

Au delà des assassinats à la hache ou autres méthodes musclées avec cris et hémoglobine, le menu du film trouve son axe dans une rivalité, celle qui, à la fin des années 60, oppose un jeune gangster plein d'ambition portant le numéro 55 (Paul Bettany) à Freddy Mays, le parrain londonien (David Thewlis), rivalité qui se poursuivra jusqu'à nos jours (le jeune gangster du début prendra de l'âge sous les traits de Malcolm McDowell). Devenir calife à la place du calife, mais aussi détruire l'objet de son obsession, anéantir cet homme dont il envie le pouvoir, les autos, la petite amie: c'est cette hantise de Gangster n° 55 qui se retrouve ici

traquée avec un scalpel psychologique efficace et malsain. Film sans concession mais brouillon dans son montage et fasciné par son propos au point de s'y enliser, *Gangster No. 1* est porté avant tout, on l'aura compris, par son interprétation. David Thewlis, énigmatique comme toujours, joue d'ambiguïté sur le plan féroce et campe un fascinant parrain de mystère, plus attirant que repoussant. Paul Bettany incarne le jeune gangster sur une note aiguë, faite d'envie pure et de haine froide, alors que Malcolm McDowell apporte, à travers le personnage vieilli, une résonance plus profonde et inquiétante. L'acteur de *Clockwork Orange* est emblématique d'un cinéma de qualité et de violence. Le retrouver ici en pervers sanguinaire âgé participe de la fascination et du malaise que suscite ce film insoutenable.

Session automne 2001 - Du 24 septembre au 1<sup>er</sup> décembre

## Cours de tango argentin

COURS D'INITIATION GRATUITS  
17,19,20,22 septembre de 19h30 à 21h  
Réservation par téléphone

**Angie Ra**

5390 Saint-Laurent, Montréal, tél.: (514) 495-8645  
tanguer@generation.net

Partenaire **102.3** Radio Centre-Ville  
La radio communautaire et multilingue à Montréal

La Tangera est gérée par la Société Culturelle Argentine Québec Canada

Cette année, prenez la route du **JAZZ**

TOURNEE AUTOMNE 2001

22 SEPT	L'Assomption > (450) 508-0198 Théâtre Hector-Charland	Bet-e & Stef
3 OCT	Lennoxville > (810) 822-9882 Théâtre Centennial	
5 OCT	St-Geneviève > (514) 828-1818 Salle Pauline-Julien	
6 OCT	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	
10 OCT	Joliette > (450) 758-8282 Salle Roland-Brunelle	
11 OCT	St-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx	
13 OCT	Beloeil > (450) 464-4772 Centre culturel	
18 OCT	Longueuil > (450) 678-1818 Théâtre de la ville	
20 OCT	Baie-Comeau > (418) 295-2900 Théâtre de Baie-Comeau	

TOURNEE PRINTEMPS 2002

30 JANV	Joliette > (450) 758-8282 Salle Roland-Brunelle	Aïain Caron
7 FEV	Longueuil > (450) 678-1818 Théâtre de la ville	
9 FEV	Lennoxville > (810) 822-9882 Théâtre Centennial	
14 FEV	St-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx	
23 FEV	Beloeil > (450) 464-4772 Centre culturel	
2 MARS	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	
8 MARS	St-Geneviève > (514) 828-1818 Salle Pauline-Julien	
3 AVRIL	Baie-Comeau > (418) 295-2900 Théâtre de Baie-Comeau	
13 MARS	Joliette > (450) 758-8282 Salle Roland-Brunelle	Bernard Primeau Jazz Ensemble
16 MARS	Beloeil > (450) 464-4772 Centre culturel	
22 MARS	L'Assomption > (450) 508-0198 Théâtre Hector-Charland	
6 AVRIL	St-Geneviève > (514) 828-1818 Salle Pauline-Julien	
11 AVRIL	St-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx	
18 AVRIL	Longueuil > (450) 678-1818 Théâtre de la ville	
19 AVRIL	Baie-Comeau > (418) 295-2900 Théâtre de Baie-Comeau	
26 AVRIL	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	

PRIX DU PUBLIC AIR CANADA  
"FILM LE PLUS POPULAIRE"  
DU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2001

Un grand réalisateur: Roland Suso Richter  
Un grand scénario: l'Histoire  
Un grand acteur: Heino Ferch

## LE TUNNEL

(DER TUNNEL)  
v.o. allemande s.t. français

"VIVE ÉMOTION! LE FILM PLUS CHALEUREUSEMENT APPLAUDI!  
UN SUSPENSE NE LAISSANT AUCUN RÉPIT AU SPECTATEUR."

Présenté en collaboration avec:  
GÉNIE RESTITUT, HISTORIA, KIPAN

13 ans + à l'affiche! **QUARTIER LATIN** version originale allemande avec sous-titres français

**Giovanna Marini**  
et son quatuor vocal

SI BÉMOL  
CANTATE DE GIOVANNA MARINI

Aux sources de la musique populaire et de la polyphonie

REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES

MARDI 9 ET MERCREDI 10 OCTOBRE 2001  
20 HEURES

**Cinquième salle**  
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112  
à www.pda.qc.ca  
Réservez maintenant 514 796 1245  
Réservations en français seulement

LES ARTS

CINÉMA

# Madame Marceau et son fantôme

BELPHÉGOR, LE FANTÔME DU LOUVRE

Réalisation: Jean-Paul Salomé. Scénario: Jérôme Tonnerre, Danielle Thompson, Jean-Paul Salomé, d'après le roman d'Arthur Bernède. Avec Sophie Marceau, Michel Serrault, Julie Christie, Frédéric Diefenthal. Image: Jean-François Robin. Montage: Sylvie Landra. Musique: Bruno Coulais. France, 2000, 97 minutes.



Sophie Marceau dans *Belphegor, le fantôme du Louvre*.

ARCHIVES LE DEVOIR

ANDRÉ LAVOIE

Ceux qui auront le courage de supporter les piètres péripéties de Sophie Marceau dans *Belphegor, le fantôme du Louvre* de Jean-Paul Salomé seront peut-être surpris d'apercevoir, en un trop bref instant, le visage lumineux de Juliette Gréco. Ils se demanderont, avec raison, ce que l'interprète de *La Javanaise* peut bien faire là, la pauvre. Avant de faire l'objet de cette transposition cinématographique bas de gamme, le roman d'Arthur Bernède fut adapté à la télévision française dans les années 60 par Claude Barma, un feuilleton très populaire avec Gréco en vedette. Voilà un premier mystère résolu.

Le second à élucider demeure celui concernant la pertinence d'un tel projet, où une fois de plus le cinéma français essaie de se prendre pour ce qu'il n'est pas: le champion tous azimuts des effets spéciaux, le maître des trépidations, le roi de la cascade exécutée avec classe, ici entre les toiles de maîtres, les statues de la Grèce antique et les trésors des pharaons. Peu de temps s'écoule entre nos dernières interrogations et nos premiers bâillements, entre le désir, légitime, de ne pas trop s'embarquer et l'embaras vite ressenti devant autant de talent, d'argent et d'énergie gaspillés.

*Belphegor, le fantôme du Louvre*

n'est finalement que la version parisienne bon chic bon genre du *Pacte des loups* de Christophe Gans: un film-grenouille voulant être aussi gros que le bœuf de l'Ouest... américain, une œuvre qui puise dans l'imaginaire français pour l'édulcorer suffisamment afin de lui donner un vernis pseudo-universel, avec en prime de l'exotisme égyptien. On a aussi droit au plus prestigieux musée du monde filmé sous tous ses angles, sous toutes ses dorures, pour en célébrer la grandeur, comme au bon vieux temps du général de Gaulle où bien des films français servaient de vitrines promotionnelles aux exploits architecturaux de la France...

Dans un registre nettement plus humain, les exploits de Sophie Marceau, habitée par le fantôme d'une momie cherchant à retrouver le royaume des morts, et surtout à nous ficher la paix une bonne fois pour toutes, n'ont rien pour nous convaincre des limites extensibles de son talent. Mais reconnaissons que la star semble perdue, voire abandonnée, dans les dédales de cette histoire filmée sans imagination, parsemée de quelques coquetteries littéraires et humoristiques que l'on doit à la scénariste Danielle Thompson, passée maître dans l'art de la comédie légère. Marceau a même des allures

de sociétaire de la Comédie-Française chaque fois qu'apparaît à ses côtés Frédéric Diefenthal, devenu incontournable depuis le succès de *Taxi*, ce qui ne fait pas de lui un meilleur comédien pour autant. Et que de tristesse devant un Michel Serrault reprenant un à un ses tics d'acteur pour jouer à l'inspecteur bougonneux, ou une Julie Christie en égyptologue anglaise dont seul l'accent inimitable fait sourire dans ce bazar de l'épouvante à bon marché.

*Belphegor, le fantôme du Louvre* correspond à cette fameuse tendance lourde du cinéma français qui préfère brader ses traditions et son savoir-faire pour développer, de manière anarchique et approximative, de nouvelles méthodes pour capter l'attention fugace de ses compatriotes et du reste du monde. Ceux n'ayant pas les moyens de se payer une visite au Louvre (et encore moins de loger dans le magnifique appartement de Marceau faisant face au musée pour les commodités de cette histoire insensée) trouveront quelques minces consolations artistiques à voir tout ce beau monde s'agiter autour de ce spectre ayant perdu ses esprits. Les autres regretteront vivement de ne pas pouvoir se procurer d'audio-guide à l'entrée pour protéger leurs oreilles de tant d'inepties.

MÉDIAS

# Un portrait plus large

Semaine de bouleversement, d'angoisse et d'interrogations. Notre sentiment de sécurité habituel a volé en éclat.

Plusieurs études ont déjà été écrites sur l'impact de l'information continue à la télévision, par exemple sur l'impact psychologique de l'incessante répétition des mêmes images dramatiques. Il y a des gens qui, rîvés des heures devant leur écran mardi et mercredi, en ont fait des cauchemars la nuit. Mais cette réaction est liée au degré d'horreur totalement inédit de ces attentats plutôt qu'à la façon de travailler de la télévision.

Une telle horreur laisse peu de place aux analyses subtiles. Les réactions de rage et les appels à la vengeance sont normaux. Mais dans la couverture télévisuelle américaine de mardi et de mercredi, que nous avons suivie avec beaucoup d'attention, nous aurions aimé entendre un peu plus souvent quelques analyses historiques nous permettant de mieux comprendre les racines de ces actes de terrorisme.

Pour entendre ces voix différentes, il fallait plutôt se tourner vers certains sites Internet cette semaine. Des sites alternatifs, comme l'organisation AlterNet ou encore le site de Michael Moore, ce documentariste américain célèbre qui publie maintenant son propre «cybermagazine» (ce ne sont là que deux exemples, il en existe beaucoup d'autres).

Michael Moore, lui, remarquait dans son édition de cette semaine que dans la couverture des attentats par les médias américains il n'a pas entendu l'information voulant que des terroristes musulmans aient été entraînés par d'anciens militaires américains qui détestent le gouvernement fédéral. Il rappelait que des enquêtes journalistiques ont déjà démontré qu'à l'époque où l'Union soviétique occupait l'Afghanistan, Oussama ben Laden et ses comparses auraient reçu de la part de la CIA une excellente formation, justement pour commettre des actes terroristes contre les forces soviétiques.

Il se disait également d'avis qu'en moins de huit mois le président Bush, par ses choix politiques, avait réussi à «ce que le monde entier se remette à nous haïr».

D'autres sites Internet américains alternatifs, par comparaison avec la grande presse officielle, ne cessent de rappeler comment les États-Unis ont, depuis 30 ans, soutenu, conseillé et armé un nombre impressionnant de groupes partout dans le monde qui ont voulu imposer de façon brutale leur façon de voir à des populations qui n'en demandaient pas tant.

Il ne s'agit surtout pas ici de trouver quelques excuses aux actes insensés de cette semaine, pour lesquels les responsables devront être punis sans pitié. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer que, dans les derniers jours, les grands médias américains n'ont pas souvent analysé la responsabilité de certains dirigeants américains auprès de régimes répressifs, ni l'implication d'anciens ou d'actuels militaires et agents secrets auprès de groupes tentés par le terrorisme, quelle que soit leur idéologie.

Paul Cauchon



La morale fout le camp?

Il n'y a pas de lien direct entre les propos précédents et ceux qui suivront. Mais il est difficile de passer sous silence cette grande étude nationale qui a été menée dans les salles de rédaction des États-Unis par la *Columbia Journalism Review* et qui vient toute juste d'être publiée par ce magazine sérieux, enquête que nous avions l'intention de commenter dans cette chronique si l'actualité n'en avait pas décidé autrement.

Cette enquête porte sur la morale des journalistes. Ou le sens des valeurs, pourrions-nous traduire. Elle révèle que 84 % des journalistes américains croient que la perte de morale est un problème grandissant parmi la profession. Et 54 % des répondants estiment que l'environnement général dans les salles de rédaction s'est détérioré depuis un an.

Les répondants ont été invités à commenter la situation actuelle de leur travail par une série de questions ouvertes et le magazine a regroupé les réponses sous un certain nombre de thèmes.

Ainsi, les journalistes interrogés déplorent particulièrement l'absence de leaders forts ou de gestion éclairée dans leurs entreprises pour expliquer cette perte de sens des valeurs. La recherche continue de profit est ensuite mentionnée du doigt, tout comme les compressions budgétaires dans les salles de rédaction.

Ces données, trop vite résumées ici, sont particulièrement intéressantes à méditer au Québec dans le contexte de l'affaire du commandant Robert Piché d'Air Transat, une affaire qui a créé un certain choc dans le milieu des journalistes québécois.

On se souvient que les révélations sur le passé de M. Piché (ou plutôt la façon dont ces révélations ont été présentées) avaient soulevé un tollé général dans la population. Le grand public s'est exprimé contre les médias, mais les journalistes eux-mêmes ont aussi été plongés dans une sorte de mini-crise existentielle après cette affaire. Ils se sont massivement exprimés sur une liste de discussion gérée par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), s'interrogeant, doutant, et demandant même à leur fédération de tenir un débat ou un congrès spécial sur ce que le journalisme devrait être et sur les valeurs que la profession devrait privilégier. Une autre affaire à suivre.

pcauchon@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

CHANSONS DE FILMS MUSIQUES DE GEORGES GARVARENTZ Charles Aznavour Play-Time

Un verni, cet Aznavourian. Que sœur Aïda se trouve un mari à la fin des années 50, soit. Mais qu'il s'agisse de Georges Garvarentz, génial compositeur de son état, et que les beaux-frères trouvent l'un dans l'autre le collaborateur idéal, c'était plus que de la veine: tout le

système sanguin, oui. Georges créa pas moins de 106 mélodies sur les textes de son Charles par alliance, dont un volumineux catalogue de musiques de films, ici rassemblées pour la première fois hors l'intégrale Aznavour dans un «digipack» de remarquable facture. L'hommage d'Aznavour vaut la lecture, les documents reproduits (photos, affiches), le coup d'œil, et les musiques de Garvarentz, autant d'écoutes que de jours à vivre. Il avait un sacré style, le beau-frère, que l'on entend mieux dans les chansons des années 60

(Et pourtant, Caroline, Alors je dérive) que dans celles des années 70 et 80 (*Être, Une vie d'amour*). Pour bien faire, il eût fallu inclure les chansons interprétées par d'autres: *La plus belle pour aller danser*, chantée par Sylvie Vartan dans *Cherchez l'idole*, ou l'exquise *Retiens la nuit*, popularisée par Johnny Hallyday dans une craquante scène en compagnie de Catherine Deneuve dans *Les Parisiennes*. Ces ritournelles montraient tout l'art des compères, capables de créer des airs pas bêtes pour la jeunesse du temps. Manque aussi, ô hérésie, l'immortelle des immortelles du tandem: *Paris au mois d'août*, thème du film du même nom en 1965. La compilation est recommandable

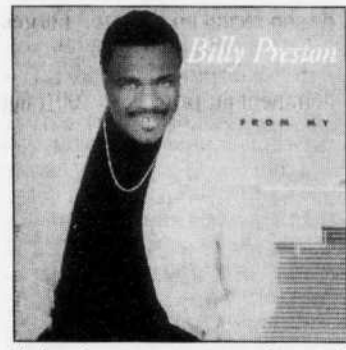
quand même, c'est dire le niveau de qualité.

Sylvain Cormier

MUSIC FROM MY HEART

Billy Preston Navarre

Il n'y a pas feuille de route plus impressionnante que la sienne: en plus d'être l'un des seuls musiciens à avoir accompagné les Beatles et les Rolling Stones (honneur qu'il partage avec Nicky Hopkins), Billy Preston joua aux côtés de Mahalia Jackson, Sam Cooke, Ray Charles et Little Richard. Il connut aussi de belles heures funky-soul à sa propre enseigne dans les années 70 avec *Will It Go Round in Circles* et *Nothing From Nothing*. De tristes affaires de mœurs entachèrent sa réputation dans les années 80, d'où sa relative disparition de l'af-



trouve voix et âme auprès de son Lord Jesus. Il retrouve par la même occasion son cher orgue Hammond B-3, dont il joue aussi intensément qu'au temps de *Let It Be*. Ça me suffit.

S. C.

ROCK

WITH OCEAN BETWEEN

Glider (Where Are My Records)

*Glider* est né d'un enthousiasme réciproque entre le percussionniste de Québec Pascal Asselin (*Below The Sea*) et le guitariste anglais Gavin Baker (*Billy Mahonie*). Un échange, par la poste, allait suivre. Depuis septembre 1999, ces deux musiciens entretiennent une correspondance musicale qui prend réellement forme

VOIR PAGE C 7: GLIDER

MARTIN ASSURANCE & GESTION DE RISQUES INC. HUB International présente

## festival ORGUE et couleurs

28 septembre à 20h  
Orchestre Métropolitain  
• Malher: symphonie no 2  
• Yannick Nézet-Séguin, chef  
• chœur et solistes  
Eglise Saint-Nom-de-Jésus

29 septembre à 20h  
Halloween en septembre!  
Organistes:  
Thomas Annand • Jeffrey Brillhart  
Patrick Wedd • Pierre Grandmaison  
Eglise Saint-Nom-de-Jésus

30 septembre à 20h  
Montreal Jubilation Gospel Choir  
Trevor W. Payne, chef  
Réjean Poirier, organiste  
Eglise Saint-Nom-de-Jésus

3 octobre à 20h  
Orgue, voix, percussions  
organistes: Jean-Pierre Lecaudey  
• Jean-Eudes Vaillancourt  
• Marie-Josée Simard, percussionniste  
• Pauline Vaillancourt, soprano  
Eglise Saint-Nom-de-Jésus

Judi 4 octobre à 20h  
Karen Young  
Musique médiévale • Cantiques  
Les Boréades de Montréal  
Musique ancienne: version Beatles  
Eglise Très-Saint-Rédempteur

Eglise Saint-Nom-de-Jésus • 4215, rue Adam, métro Pie IX  
Eglise Très-Saint-Rédempteur • 3530, rue Adam, métro Joliette  
Billetterie • (514) 790-1245 • Information: 899-0644 15 \$ le billet

en collaboration avec

ZURICH Ville de Montréal Québec

Les Voix Humaines et ATMA en collaboration avec la Chaîne culturelle de Radio-Canada

présentent

## LA FLÛTE ENCHANTÉE

Barthold Kuijken, flûte baroque (Belgique)  
Susie Napper et Margaret Little, violes de gambe  
Eric Milnes, clavecin

fantaisies et sonates de G. P. TELEMANN

dimanche 23 septembre à 20h00

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours  
400, rue Saint-Paul est, Montréal

Billets: adultes 20\$, étudiants et aînés: 12\$  
Billetterie Place des Arts (514) 842-2112

Le Conseil des Arts du Canada The Canada Council for the Arts

18<sup>e</sup> saison • 2001/2002  
UNE PRESENTATION DE LA COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUEBEC

## Les Violons du Roy

Direction artistique et musicale: Bernard Labadie

présentent

# LES ÉLÉMENTS (sic)

Chef: Bernard Labadie  
Soliste: Marie-Andrée Benny, flûte

C. FARINA *Capriccio stravagante*  
G.P. TELEMANN *Suite «La Boursee», TWV 55 : B11*  
H.I.F. von BÄBER *Battalia*  
A. VIVALDI *Concerto pour flûte en sol mineur, «La notte», op. 10 n° 2 (RV 439)*  
J.F. REBEL *Les Liemans (sic)*

Samedi, 15 septembre 2001, à 20 h  
Salle Pollack, Université McGill  
Billetterie: (514) 398-4547

Vendredi, 14 septembre 2001, à 20 h  
Palais Montcalm  
Billetterie: (418) 670-9011

Presented in partnership with:

Desjardins Fiducie Desjardins

www.violonsduroy.com

Québec LA CAPITALE NATIONALE Québec

LES ARTS

# L'ambitieux programme d'une «petite» maison de disques

Mario Labbé, le président d'Analekta, semble avoir plus d'un lapin dans son chapeau

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Tout de go, Mario Labbé rappelle la mission de sa compagnie: «Analekta se doit d'être à la mesure de son nom, un recueil de choses de qualité, et pour cela nous devons choisir les meilleurs artistes, produire les meilleurs enregistrements et travailler très fort à l'efficacité et à la visibilité de nos produits.» On le sait, Analekta a vécu un peu dans la tourmente; toutes sortes de rumeurs circulaient. Mario Labbé les fait taire toutes, aussi fermement que calmement: «Maintenant, j'ai la maison bien en main et les projets ne manquent pas.» Par exemple, ce contrat de cinq ans avec le pianiste Alain Lefèvre, avec lequel déjà trois enregistrements sont planifiés — dont un avec orchestre.

La maison a aussi la chance de pouvoir compter dans son écurie des musiciens comme le jeune violoniste James Ehnes — déjà une star de la scène internationale —, le pianiste Richard Raymond, des nouveaux interprètes comme le duo guitare-flûte Simila, et j'en passe. «Il nous faut viser environ trois mille exemplaires vendus d'un disque en environ un an et demi pour parler d'un bon seuil de rentabilité.» Pour cela, le marché québécois est forcément insuffisant. Il faut chercher ailleurs. Ainsi, la mise sous contrat de l'ensemble torontois de musique ancienne sur instruments d'époque Tafelmusik (dirigé par Jeanne Lamon) s'avère plus qu'intéressante: «En Angleterre comme en Allemagne, on a de formidables ventes avec ces disques ou ceux de l'intégrale d'orgue de Bernard Lagacé, tout comme avec le Concert français [avec en soliste James Ehnes], qui fait un malheur dans les revues discographiques françaises.»

Continuer à faire des disques, donc? Oui, toujours, mais probablement plus pour longtemps. «Bientôt, il n'y aura plus de disques», de dire Mario Labbé. «Aux États-Unis, 77 % des étudiants de niveau universitaire n'ont pas de système de son conventionnel et consomment de la musique par ordinateur; c'est ce marché-là qu'il faut cibler.» L'horizon ne semble pas si lointain au p.-d.g.: il le situe vers 2005, demain quoi. Et si la production classique ne veut pas mourir asphyxiée, elle devra s'adapter aux nouveaux médias.

Pour l'instant, Analekta, si elle remporte des succès certains tant au Canada qu'en Europe, éprouve donc de grosses difficultés à percer le marché américain. Ne reculant devant rien, Mario Labbé retourne ses manches. «La Chine continentale est un formidable débouché potentiel pour nous. Nous avons donc signé une entente avec la compagnie Silk Road, qui va diffuser nos produits là-bas.» Quand on se souvient des succès remportés par le violoniste Isaac Stern en ces terres, de même que de ceux connus par nos compatriotes Maureen Forrester ou Louis Lortie, Mario Labbé a les yeux qui brillent. En cela, Analekta s'inscrit dans l'actuelle mouvance des échanges commerciaux, culturels et plus spécifiquement musicaux qui relient nos continents et nos cultures.

Analekta commence aussi à changer l'image de ses livrets. Les pochettes se feront moins sévères, les commentaires plus élogieux. Et il y a aussi l'inévitable arrivée du commerce électronique. Désormais, en tapant [www.analekta.com](http://www.analekta.com), vous pourrez avoir accès à tout le catalogue d'Analekta. Une fois votre choix fait, vous cliquez sur le titre retenu et vous vous retrouvez chez le partenaire de commerce électronique de la maison, soit Archambault Musique, pour le commander. On garantit la livraison à domicile dans les quarante-huit heures. Pas mal, n'est-ce pas?

Pour terminer, Mario Labbé confie un grand projet, un immense projet. Après un récital du pianiste Anton Kuerti, cet été à Lanaudière, les deux hommes eurent une petite «conférence privée». Kuerti a déjà enregistré l'intégrale des sonates pour piano de Beethoven dans les années 80, reprises en compact au milieu des années 90. On avait nettoyé les bandes du mieux qu'on pouvait, mais la qualité sonore n'est pas celle du niveau auquel on s'est désormais habitué. Alors?... Oui, il semble bien que le tandem Kuerti-Labbé va se relancer dans l'aventure et qu'on va refaire une seconde intégrale de cet immense corpus (Brendel en a bien fait au moins trois officielles et Kuerti, au sommet de sa forme, a encore bien des choses à nous faire (re)découvrir). Un projet aussi stimulant que fou, emballant! Une seule condition de la part de l'artiste cependant: «S'il vous plaît, n'en parlez pas encore à ma fem-



Mario Labbé (à gauche) entouré de quelques vedettes de la maison Analekta: l'humoriste Marc Favreau (Sol) et les pianistes Richard Raymond et Alain Lefèvre.

me.» Je compte donc sur votre discrétion et souhaite ardemment

que Mme Kuerti ne lise pas *Le Devoir* cette semaine.

DISQUES CLASSIQUES

CHOPIN - RAYMOND

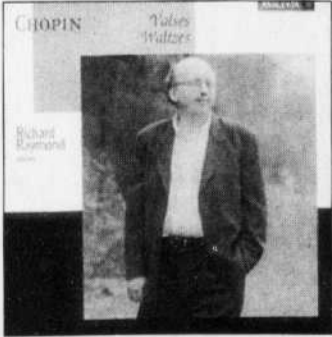
Frédéric Chopin: Intégrale des 19 valses pour piano. Richard Raymond, piano. Analekta, collection «Fleur de lys», FL 2 31458.

On a tout dit, ou presque, sur les Valses de Chopin, tout écrit, et on croit avoir tout entendu. Rubinstein, Cortot, Lipatti, Samson François, Ashkenazy... voilà des noms qui illuminent à des degrés divers, selon les opinions esthétiques et parfois les humeurs de la mode ou des réputations, les points de «référence» auxquels bien des discophiles s'accrochent. Voici une nouvelle intégrale de ces 19 valses qui va faire jaser à l'envi.

Richard Raymond en avait interprété quelques-unes cet été, lors de son récital au Domaine Forget. L'impression laissée avait été très forte. Le disque, enregistré précédemment au printemps 2001, fait plus que la confirmer: il l'impose!

La valse, chez Chopin, se fait souvent brillante; cela, la technique de Richard Raymond le rend sans difficulté. Les fanfares qui annoncent le début de la danse alors que se forment les couples entrecroisent les discours comme si on reprenait son souffle et, sans qu'on s'en rende compte, perdent leur aspect extérieur descriptif pour subtilement se retrouver dans la thématique même de la musique. Cet éternel va-et-vient entre l'art et l'artifice, Raymond l'interprète avec une intelligence si grande qu'on croirait à de l'improvisation de génie.

La subtilité du phrasé, que ce soit dans les fusées, les gammes qui descendent en tourbillons étourdissants ou les motifs qui tournent en rond comme des valses enivrés de leur emballage délicieux, cela se vit dans



cette version. Malgré soi, assis dans son fauteuil, on ne peut s'empêcher de danser parfois jusqu'au vertige de la pâmoison tant on sourit de bonheur.

Cela ne se répète pas: il y a reprise, certes, mais la musique a changé, même si les notes sont les mêmes, et, tout à coup, une autre fanfare nous remet à l'attention car on repart dans un autre pan de la chorégraphie imaginaire. Intellectuelle, cette vision? Assurément. Tellement étudiée qu'on l'oublie car Raymond atteint au pur plaisir — voire mieux: au désir de plaisir — que se doit de susciter la danse. En cela, cette intégrale rend pleinement justice à l'idéal de Schumann, qui voulait, par l'utilisation de ces formes et de ces rythmes «populaires», revitaliser la musique et lui conférer de nouvelles lettres de noblesse.

Il y a aussi les instants plus méditatifs. Là, la musique se regarde dans les yeux, contemple sa propre beauté, et Raymond, sensible à l'harmonie de Chopin, se fait plus pudique, à l'image de la partition. Tout comme dans les quelques rares valses tristes.

Pas d'atermoiements larvoyants. Devant la réussite des morceaux d'éclat, on se surprend à penser à un peu de froideur ou d'indifférence. Une seconde écoute infirme cette impression. Le romantique Chopin souffre un peu à la manière du Charlus de Proust lorsque ce dernier sombre dans la nostalgie. C'est le moment où le pianiste exige l'effort de concentration qui se verra récompensé de pouvoir découvrir — ou à tout le moins deviner — certains recoins personnels qui, comme seule sait le faire la musique, passent de l'âme du compositeur à celle de l'auditeur par le truchement de celle, sensible, de l'interprète.

Un seul petit bémol. La prise de son est remarquable, mais le piano (l'instrument lui-même) n'est pas toujours parfait. Qu'à cela ne tienne; le puriste s'en désolera un peu; le musicien ne sait qu'être admiratif devant la manière dont le pianiste tire un parti positif de cette minime contingence. Si vous aimez soit Chopin, soit la valse, soit les deux, cette intégrale vous deviendra vite nécessaire.

François Tousignant

DISQUES

# La bonne nouvelle de Bob Dylan

LOVE & THEFT  
Bob Dylan  
Columbia (Sony)

SYLVAIN CORMIER

Au verso du compact, on dirait le diable, avec sa fine moustache à la Vincent Price. Au recto, curieusement, le premier coup d'œil sur la photo noir et blanc renvoie au jeune homme de la pochette du long-jeu *The Freewheelin' Bob Dylan*, tel qu'en mai 1963: même broussaille de frisettes sur le front. Étonnant contraste, drôle de raccourci. Comme si Dylan était à la fois très vieux et très jeune. À la fin et au début.

On écoute le premier disque et, après deux, trois titres, *Tweedle Dee & Tweedle Dum* et sa pulsation Bo Diddley *Mississippi*, et son folk-rock manière The Band *Summer Days*, et son swing quasi rockabilly, et puis on comprend. On comprend qu'on est dans l'après *Time Out of Mind*, cet essentiel album de 1997 où Dylan a été jusqu'au bout de lui-même, a vu la mort en face, puis constaté qu'il n'était pas encore mort (*Not Dark Yet*). On comprend qu'on est dans l'euphorie de la vie après la mort, goûtée seconde après seconde. D'où ce *Love & Theft* souvent joyeux, voire réjouissant, véritable célébration des musiques de base de l'Amérique, sorte de bain jouissant dans les eaux originelles: blues, rhythm'n'blues, country, Chicago shuffle, swing, ragtime, rockabilly, bluegrass, folk, c'est presque une démonstration des genres. Une preuve par douze.

C'est dire: la sophistication des moyens d'enregistrement a trop longtemps tué la vie de la musique dans l'œuf. C'est dire: voilà ce qu'on avait oublié en chemin, voilà ce qu'il faut de nouveau au monde en final de sentiments palpables, voilà comment on fait de



la musique qui sort naturellement du corps du créateur et pénètre toutes les pores à portée. Comment? Dans l'immédiateté. Dans l'urgence. Sans s'écouter, sans se regarder créer. La méthode d'enregistrement ici réhabilitée est exactement celle des bluesmans et des folksingers de la première époque: chaque jour pendant deux semaines, Dylan arrivait en studio avec un chanson que personne ne connaissait, les musiciens (dont l'excellent Charlie Sexton à la guitare) apprenaient à mesure, tous micros en alerte, en prise directe, la jouant jusqu'à ce que l'expression brute des joies et des peines soit gravée. Douze chansons en douze jours.

Cela donne un disque extraordinairement frais, plus moderne que les bidouillages numériques de cent nouveaux génies, plus pertinent que les sparages de mille et un Eminem: c'est de la musique vivante et vitale, voilà tout. Simple et bienveillante comme le toucher d'une main sur une épaule. Le blues y retrouve sa fonction libératrice, le rockabilly son souffle, la ballade sa mission séductrice: pensez, Dy-

lan est si bien dans sa vieille peau qu'il se laisse aller à faire le crooner, tout bonnement tendre dans *Moonlight*. On n'est plus au temps du Bobby férocement ironique de *Positively 4th Street*, qui hachait menu le journaliste du *Time* dans le documentaire *Don't Look Back*. On a Dylan chantant l'Amérique dans son humanité. Puisse-t-on l'entendre.

# GLIDER

SUITE DE LA PAGE C 6

sur *With Ocean Between*. Ce disque, plein de nuances, ne va pas sans rappeler l'exercice d'un Thurston Moore de Sonic Youth sur *Root*. Toutefois, le résultat demeure fort différent. On parlera d'un rock instrumental qui ne tombe jamais dans les redites inutiles. On explore, donc, sans trop se soucier des lois du genre. Il y a même du banjo et de la guitare acoustique sur certaines pièces. La peur de la différence entame le tout sur une note plutôt calme et méditative. Toutefois, *With Ocean Between* n'a rien d'un disque linéaire. Le duo se surpasse sur *Route nordique* ou *There's a band in my kitchen*. D'ici la fin de l'année, on prévoit même un album de remix qui accueillera des invités aussi prestigieux que Jefe de Tarentel, les membres de Couch, 1-Speed Bike ou encore Yellow 6. À suivre. Moins planant que *Below The Sea*, *Glider* se fera peut-être voir sur scène un jour, on l'espère. Mentionnons, aussi, qu'un autre groupe auquel collabore Pascal Asselin, Expecting Another Pole, vient de faire paraître un mini-album avec Parka de Québec.

David Cantin

FRANCOPHONE

ENCRE

Encre  
(Clapping Music/Fab distribution)

Difficile de ranger le premier album éponyme d'Encre dans un quelconque créneau musical. Funeste par moments, la musique du français Yann Tambour mêle les sonorités électroniques planantes à une musique de chambre faussement ténébreuse. On dit faussement, car on découvre sous ces couches de noirceur une lumière aveuglante. De plus, des phrases se succèdent dans ces morceaux chantés où l'on devine une angoisse lucide. Tout cela peut paraître un peu lourd, sauf que les compositions intimistes de ce jeune musicien redonnent un élan véritable à la chanson française d'aujourd'hui. À ranger près d'un Dominique A ou d'un Yann Tiersen, Encre défend toutefois un territoire beaucoup plus vaste. Ses arrangements ne font pas simplement dans le collage ingénieux, mais jouent sur des nuances subtiles. Les violons traînent sous les bleeps nerveux de ce jardin sonore. On pense, bien sûr, à Smog, à la dernière période de Talk Talk ou encore à Hood. La colère murmurée d'Encre n'est jamais prétentieuse, mais on sait qu'il ne s'agit que de prémices. Vignettes à base d'échantillonnages et de rigueur douloureuse, il faudra surveiller de près l'avenir musical d'Yann Tambour. Trente-trois minutes de confrontation dissonante. Fortement recommandé.

D. C.

Hydro Québec présente Concert Saphir

20 H DIMANCHE, 30 SEPTEMBRE 2001  
Salle Maestros de la Place des Arts

En collaboration avec l'Instituto Italiano di cultura

Événement bénéfique - I SOLISTI VENEZI

Sous le thème «Virtuosité et mélodie dans la musique instrumentale italienne»

I Solisti Veneti présente des oeuvres d'Albinoni, de Vivaldi, de Tartini, de Strigonetto, de Pergolesi et de Rossini.

Concert en hommage à Guglielmo Marconi, à l'occasion du centenaire du premier message transatlantique lancé par télégraphie sans fil, le 26 septembre 1901.

Pro Musica Saison 2001/02

BILLETTS: 40,25 \$, 34,50 \$, 28,75 \$ (incluant taxes incluses, réservations FR SUS)  
PLACE DES ARTS (514) 842-2112

Programmation automne 2001

Georges Moustaki  
Un métèque en liberté!  
26, 27, 28 et 29 septembre

Gilles Vigneault  
Voyagements  
2, 3, 4, 5 et 6 octobre

Richard Séguin  
Microclimat  
19 et 20 octobre

Daniel Boucher  
Dix mille matins, le spectacle  
25, 26 et 27 octobre

Robert Charlebois  
Doux sauvage  
Du 30 octobre au 3 novembre

Quartango  
Esprit  
7 et 9 novembre

Yvon Deschamps  
Comment ça, 2001?  
Du 13 novembre au 1<sup>er</sup> décembre

Marie-Jo Thério  
Arbre à fruits, Arbre à fruits.  
7 et 8 décembre

LE CORONA  
2490, rue Notre-Dame Ouest, Montréal  
Métro Lionel-Groulx  
À deux pas du Marché Atwater  
Stationnement à proximité  
Billets: (514) 931-2088  
(514) 790-1245

VAN HOUTTE

UNIBROUE

PROFITEZ DU FORFAIT 100%

Oublié, l'espace clos et labyrinthique de l'exposition du Centre d'histoire de Montréal (CHM)... Admirons maintenant le nouvel espace muséal de ce centre d'interprétation de la petite et grande histoire, aéré, allégé, redessiné, bref, architecture! Lumières! L'ancienne caserne de pompiers brille de tous ses feux!

MICHÈLE PICARD

Tout compte fait, ce lieu existant depuis presque 30 ans a proposé aux Montréalais de nombreuses expositions sur la vie, la culture, le patrimoine... Inauguré en 1983 dans le cadre de la première entente (1979) entre le ministère de la Culture et des Communications (alors appelé Affaires culturelles) et la Ville de Montréal, puis revampé fin 1991, le musée était cependant tributaire d'un concept d'exposition désuet. Sa mission par contre, l'interprétation, la présentation au grand public de l'histoire et de l'évolution de Montréal, demeure d'actualité, sinon une nécessité. «De façon plus particulière, il a pour fonction de familiariser le public avec les diverses composantes de la réalité historique de Montréal en mettant en perspective les contextes urbains, économiques, architecturaux, sociaux et culturels propres à chacune des périodes interprétées par des activités de diffusion de toutes natures», explique son site Internet.

#### Le projet

Si le renouvellement et la réfection périodique de l'exposition permanente d'un musée ou d'un centre d'interprétation sont de routine, la redéfinition conceptuelle l'est moins. Sans le secours de concepteurs de l'espace architectural, les espaces replanifiés restent souvent limités aux contraintes de l'architecture intérieure — cloisons, murs et plafonds. Qu'à cela ne tienne, le Centre d'histoire a décidé d'innover en faisant le choix de former des équipes multidisciplinaires au sein desquelles l'architecte est maître d'œuvre. L'appel d'offres habituel a attiré des consortiums chevronnés, et c'est Schème Consultants qui a réussi haut la main à séduire, avec sa proposition, les fonctionnaires et le comité de gestion.

#### Les attentes

Qu'espère-t-on aujourd'hui d'un lieu à vocation muséale? De prime abord, la plus simple des vertus: éliminer les problèmes inhérents à l'utilisation de l'espace, c'est-à-dire, dans le cas présent, recréer un espace convivial, lieu de rencontres, et ouvrir horizons et fenêtres sur la ville et sur la place d'Youville qui jouxte le CHM de part et d'autre. Par ailleurs, le but ultime étant la diffusion, le musée doit innover en revisitant les scénarios et les modalités des expositions connues pour s'en inspirer ou s'en distancier, selon les éléments du programme à respecter. Rappelons qu'en plus de sa propre équipe, le CHM est partie intégrante du réseau des Maisons de la culture de la Ville de Montréal et que la caserne est la propriété de la Société de développement de Montréal (SDM). Autant de clients pour les concepteurs!

#### La caserne

Bien que la première caserne montréalaise fût construite rue Saint-Antoine en 1863, la centrale de pompiers, la numéro 1, le fut place d'Youville en 1903, par les architectes Joseph Perreault et Simon Lesage, et fut fermée en 1972. D'inspiration néo-Queen Ann, avec sa façade caractéristique et digne de l'architecture néerlandaise malgré son hybridité, elle s'élève encore, témoin privilégié de l'histoire, au cœur de Montréal, théâtre de la vie urbaine.

# FORNAMES

## Montréal

### ININTERROMPUE

#### Le lieu

Chargé de projet pour la firme Schème Consultants, firme spécialisée en architecture, architecture de paysage et aménagement urbain, Philippe Lupien parle avec passion de l'espace urbain et de ce bâtiment à découvrir. Rare immeuble isolé du Vieux-Montréal, mis à part les institutions, c'est-à-dire qui n'est pas accolé ou jumelé à d'autres, il trône au centre de la place d'Youville et du Vieux-Montréal, avec ses quatre façades distinctes et ses volumes articulés. L'intérieur, une fois dépouillé, a révélé des éléments structuraux, la tour de guet et certains matériaux, tout en permettant de redécouvrir une vue privilégiée que des fenêtres obstruées empêchaient jusque-là d'avoir.

Pour gérer un projet de cette ampleur, la direction du CHM, rappelle Jean-François Leclerc, agent culturel et coordonnateur, s'est dotée d'un ensemble de comités susceptibles de canaliser le projet. Ainsi, dans un esprit de collaboration totale dit-on, pas toujours unanime mais sûrement en étroite coopération, l'engagement étant de rigueur, se sont concertés les membres du comité consultatif, du comité de gestion, ceux du comité de coordination et de gestion du projet assumées par la propriétaire de l'immeuble en accord avec plus de trente professionnels de l'aménagement et du design d'expositions, Schème Consultants y compris. Tous ces gens ont réussi l'impossible: un projet dont tout le monde veut revendiquer la paternité.

#### Recyclage et budget

Le défi d'un tel projet n'est pas qu'architectural ou spatial mais bien financier. Si la mise en valeur de l'immeuble passe par le maintien d'éléments en place, la réalité est généralement tout autre. Dans la plupart des projets, l'ensemble des éléments est remplacé, mais dans cette réalisation, tout ce qu'il était possible de sauvegarder pour réduire les coûts l'a été, du système de gicleurs aux portes, aux cadrares et à l'éclairage. Un vrai défi quand on dispose de moins de deux millions de dollars!

A titre comparatif, disons qu'un espace d'exposition coûte généralement deux fois le prix d'un espace architectural. En l'occurrence, ce projet, tous types d'espace confondus, se situe autour de 100 \$ le pied carré, tandis que le Museum of the City of New York, de la firme Ralph Appelbaum Associates Architectes, lequel était, jusqu'à cette semaine, en construction à un jet de pierre du World Trade Center, devait se faire avec un coût de 1200 \$ US le pied carré.

#### Le résultat

Quand on franchit les immenses portes par lesquelles entraient et sortaient les camions de pompiers, quelle différence! On a de la peine à imaginer l'ancien Centre d'histoire. Le nouveau donne d'emblée la mesure de la volumétrie de la caserne et de l'ensemble de l'étage. Le comptoir d'accueil, d'inspiration cubiste et Bauhaus, illumine et attire autant le regard que le volume noir orientant vers l'exposition permanente et camouflant les espaces techniques: deux espaces de même volume que deux camions de pompiers, explique le concepteur Philippe Lupien. L'ensemble se présente sous une forme invitante, les éléments architecturaux de part et d'autre dirigent vers une ouverture de l'espace, à la fois scission et pont entre les deux parties de la place d'Youville, frayant un passage de la connaissance vers la lumière.

#### Les expos

Les espaces d'exposition se déploient sur trois niveaux: l'exposition permanente s'inscrit au rez-de-chaussée, autour de cinq stations qui évoquent cinq époques charnières de l'histoire de Montréal, allant de 1535 à l'an 2000, entre autres représentées par des murs dans des matériaux prisés à cette époque (briques, bois



Exposition *Vivre en ville*. Le snack-bar en témoignage.

et pierres), montés par des artisans avec les techniques traditionnelles. Un parcours promenade dynamique amène de chapelle en station, guidant le visiteur vers l'objet de sa visite: l'histoire de la ville.

Les étages supérieurs abritent d'autres expositions. *Vivre en ville* recrée l'ambiance de lieux communs, maison, travail et commerce, en faisant appel au multimédia; des gens issus de plusieurs générations racontent un fragment de leur histoire; au troisième, empruntant un couloir vitré qui donne sur une vue imprenable sur Montréal, une exposition temporaire, confiée à l'artiste Raphaëlle de Groot, fait sortir de l'ombre les nouns, bonnes et domestiques de toutes origines au service des riches familles montréalaises.

Clarté du concept muséal, fluidité de l'espace, découverte de vues et de pans de l'histoire renvoyant le visiteur vers les quartiers de Montréal, l'exposition permanente plaira par sa pertinence et la qualité des objets comme du propos.

#### Écrin

Enchâssé dans ce joyau patrimonial qu'est la caserne, le Centre d'histoire de Montréal, baigné de couleurs, respire enfin. L'aubergine estompe le plafond, le bleu file comme un cours d'eau en éclairant le noir omniprésent, et les accents ensoleillés du mobilier ajoutent sans contredit au lien entre architecture et design. A noter que le mobilier est dessiné par l'architecte-concepteur.

L'évidente réussite du projet fait souhaiter que la réelle concertation entre directeurs, décideurs, ministères et autres instances confondues, designers d'expositions, graphistes, muséologues, architectes, éclairagistes et autres professionnels de l'aménagement, devienne la règle.

michelepicaard@videotron.ca



Boîte d'alarme du début du vingtième siècle

Coupe transversale est-ouest

